

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

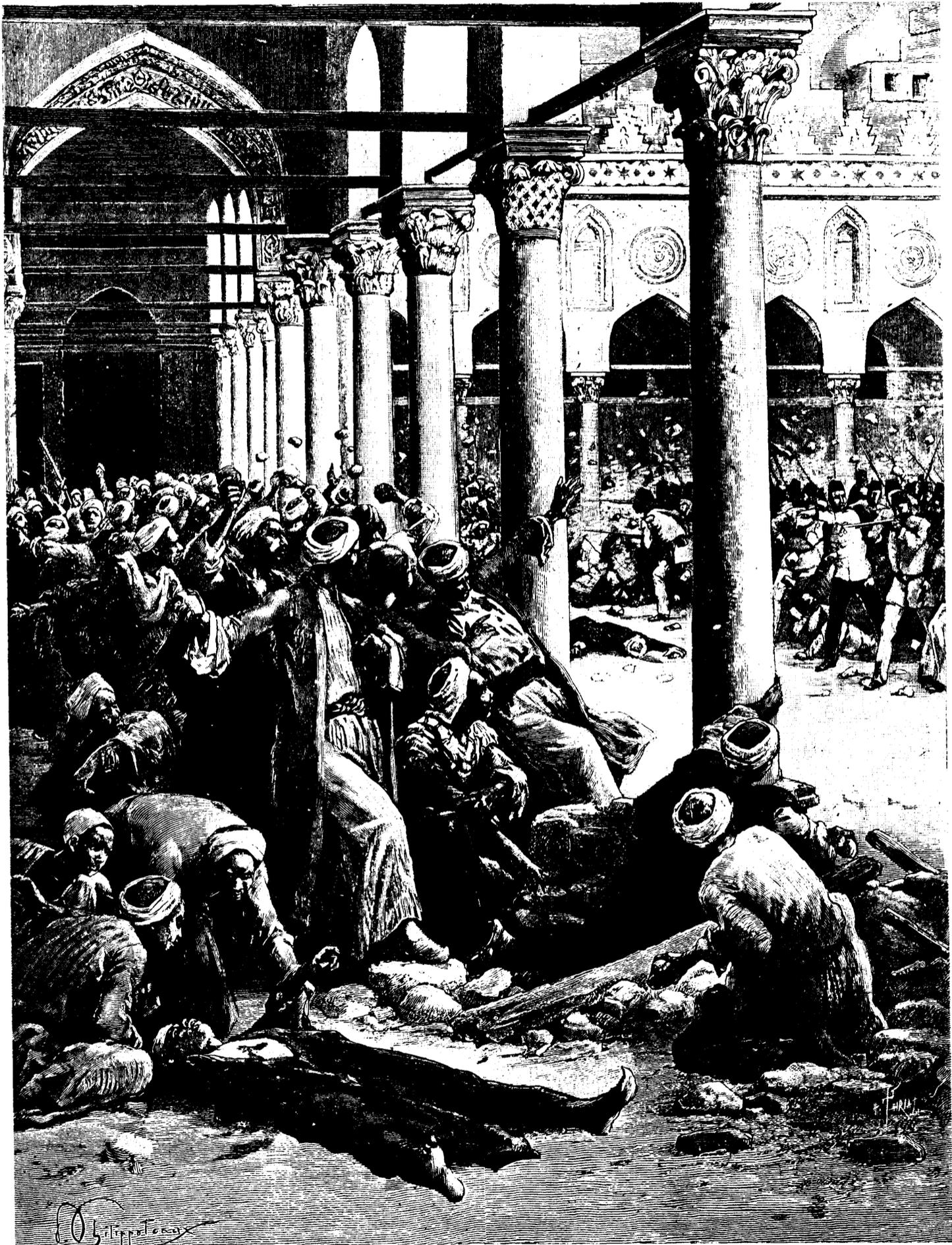
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 637.—SAMEDI, 18 JUILLET 1896

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE CHOLÉRA AU CAIRE.—RÉVOLTE D'EL-AZHAN : LA POLICE ÉGYPTIENNE FAISANT FEU SUR LES ÉTUDIANTS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 JUILLET 1896

## SOMMAIRE

TEPTE.—Eutre-Nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—Chenaux et côtes (avec carte), par Benjamin Sulte.—Poésie : Je te parlais, par Joseph Melançon.—Toilette et politique, par Louissette.—La petite Marie, par Jules Ricard.—La femme mondaine.—Nouvelle : Bien loin (avec gravure), par Pierre Duchâteau.—La croix du désert, par Léonidas Dussault.—Carnet du *Monde Illustré*.—M. le Dr Ad. Dagenais—Nos gravures.—Pour les dames.—Le choléra en Egypte.—Conseils pratiques.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les Echecs.—Feuilleton : En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Le choléra au Caire : Révolte d'El-Azhan : La police égyptienne faisant feu sur les étudiants.—Ottawa supérieur : Chute au Lion (creek Antoine).—Université Laval (Montréal) : Quelques vues des principales pièces : Salle des promotions : La scène ; Cabinet d'histologie ; Le corridor des "Pas-Perdus" ; Salle des promotions.—Beaux-arts : Une débutante.—Portraits : Le marquis de Murès ; M. le Dr Ad. Dagenais.—Gravures de mode : Toilettes de fillettes et de jeunes filles.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



A campagne électorale étant terminée à la satisfaction de la majorité et au grand désespoir de la minorité, — comme toujours, — chacun pense à la vraie campagne et rien n'est plus charmant que d'entendre le bourgeois vanter le coin qu'il a choisi.

L'endroit où il va est toujours le plus joli, le plus pittoresque, le plus frais, le plus commode de la province ; c'est là aussi que la vie est le moins cher.

Son voisin, qui s'est décidé à aller ailleurs, n'est pas moins proluxe d'éloges pour sa campagne. Nulle part on ne peut trouver des arbres aussi touffus, de l'eau plus limpide, de l'air plus embaumé. Et l'on y vit à si bon marché !

Sainte-Rose, Lachine, Vaudreuil, la Pointe-Claire,

Chambly, Saint-Hilaire, etc., sont autant de petits paradis pour ceux qui y vont.

D'autres préfèrent le nord, avec ses lacs, ses bois, ses rivières et ses moustiques.

Les gens qui ont des revenus sérieux ou qui veulent paraître en avoir, vont à l'eau salée, s'entasser dans de grands hôtels, où cela ne coûte qu'un peu plus cher qu'au Windsor ou au Frontenac. On ne fait pas payer le froid à part, ni les punaises.

D'autres encore—c'est le tout petit nombre—préfèrent rester chez eux, pour cette bonne raison, disent-ils, que quand tout le monde est parti, la ville ressemble à s'y méprendre au village.

Un ami à moi, disparu depuis longtemps, se contentait de monter dans son grenier, où, disait-il, "j'ai tout aussi chaud et où je suis tout aussi mal qu'à la campagne".

Il passait pour très original.

\*.\* Pour moi, qui n'ai pas les moyens d'être très mal nourri et mal servi dans les grands hôtels des places d'eau, pour beaucoup d'argent, je me suis contenté de transporter mes pénates dans un petit village à deux pas de Québec.

L'eau n'y est pas encore salée, elle ne devient saumâtre qu'à une trentaine de milles plus bas ; le Saint-Laurent y est encore assez profond pour laisser passer les plus gros navires, même les navires de guerre, et, bien entendu, c'est le plus bel endroit de la province.

Le Bout-de-l'Isle—comme on désigne généralement Sainte-Pétronille—est le premier village de l'Isle d'Orléans, que l'on rencontre en venant de Québec, et celui qui partage avec Saint-Laurent, la paroisse suivante, les faveurs des Québécois assoiffés d'air et de repos.

Sainte-Pétronille est une toute petite paroisse, avec une toute petite église, juchée sur une petite colline, un petit curé, un petit bedeau et de grands chœurs.

Sainte-Pétronille ! Le nom d'une des premières saintes, puisqu'elle mourut vierge et martyre à l'aurore du christianisme, du temps de saint Pierre. Le nom dont Faucher de Saint-Maurice a baptisé sa terrible canne, son inséparable.

On célèbre sa fête—la fête de la sainte, pas de la canne—le 31 mai.

Le curé, M. Corriveau, est un bon curé, un "abbé Constantin," moins les cheveux blancs, mais avec le même cœur. Il est petit, le curé, et il le faut bien ainsi, car un gros appétit ne pourrait se contenter des maigres, très maigres revenus de sa petite paroisse de trente-sept familles. Cela lui suffit, cependant, et chacun se demande par quels prodiges d'économie il peut arriver à équilibrer son budget fantastique dans ses proportions exigües.

L'église ne ressemble nullement aux basiliques célestes, son architecture n'a pas la prétention d'éblouir, pas de tableaux de maîtres, les sculptures y sont d'un primitif sans mélange, bref, c'est bien l'église qu'il fallait à cette modeste paroisse.

Le presbytère—le nouveau—n'est pas une riche, massive et cossue construction comme on en voit dans beaucoup de villages. Il est bien simple, le presbytère, mais il est payé.

Pendant plusieurs années, le curé actuel a demeuré au dessus de la sacristie, dans une espèce de grenier où un "horse-guard" n'aurait pu pénétrer qu'en se pliant en deux.

Pour aller à l'île, et pour en sortir, il existe un moyen tout à fait moderne ; — on suit le progrès à Sainte-Pétronille—ce moyen est un bateau mû par la vapeur, tout comme le "Crescent" et l'"Intrépide", mais de proportions beaucoup moins extravagantes.

"L'Orléans," qui fait le service entre Québec et le Bout de l'Isle est un navire en bois, en vrai bois, avec une véritable machine à vapeur, et qui jauge cinquante tonneaux, je crois, sans garantie de mesure précise.

C'est à ce bâtiment que les insulaires confient leur existence, celle de leurs femmes et de leurs enfants, quand ils se rendent sur la terre ferme, mais le navire est si sûr, le capitaine et l'équipage tellement au

fait du service, que jamais accident n'a eu lieu de mémoire d'homme.

C'est à ce navire que se confie tous les matins et tous les soirs, le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ, en allant à son bureau, et en revenant bravant les flots et les vents, comme un vieux loup de mer.

En route, la conversation roule généralement sur le nord et le surois, les probabilités du temps, le vent de la nuit passée, l'état de la chaleur et la pluie. Le lendemain, on recommence ; c'est très intéressant.

D'aucuns parlent beaucoup et toujours de yachts, en employant les termes techniques ; ils racontent des aventures extraordinaires qui leur sont arrivées ou non ; comment ils ont failli se noyer. Il en est même parfois (c'est rare) qui, emportés par la chaleur de leur récit, se mettent à chiquer. Ça, c'est évidemment le comble du chic de l'homme de mer.

\*.\* Je vous ai dit que notre port de mer contenait trente-sept familles, et c'est vrai, mais il faut reconnaître que la population double pendant les mois chauds.

Elle fait même plus que doubler et c'est là un fait sur lequel j'attire l'attention de mes contemporains, car ce n'est ni Paris, ni Londres, ni New-York, ni Pékin, qui voient jamais leur population doubler, même en temps d'exposition.

Sainte-Pétronille bat je crois le record sous ce rapport—je deviens sportif, mais n'est-ce pas naturel, puisque nous avons un club de crosse, tout comme les capitales et les grandes villes. Ce club a même quelque chose de particulier, c'est qu'il n'a pas de terrain spécial ; l'île toute entière est son terrain.

Les citadins en villégiature ici, représentent toutes les classes de la société, excepté celle des chenapans, ce dont personne ne se plaint. Nous avons un avocat, un banquier, un métallurgiste, un fabricant de chaussures, un marchand de farine, un dentiste, un oculiste, un etc., etc. Pardon, les beaux-arts sont représentés par deux peintres, Charles Huot, canadien, et J. Walker, anglo-américain.

Huot fait des études de paysages qui deviendront des tableaux, que les amateurs vont se disputer. Huot ne fait pas le paysage de convention, d'imagination, c'est-à-dire pas vrai du tout, c'est un amoureux du plein-air et c'est là seulement, en effet, que l'on peut faire du réel. La nature est encore le seul maître que l'on ne se lasse jamais d'étudier.

L'autre jour, Huot se souvenant d'un paysage qui l'avait frappé autrefois, étant enfant, alors qu'il allait passer ses vacances chez un oncle, à Sainte-Famille (village situé à dix milles de Sainte-Pétronille), résolut de s'y rendre et de faire une étude de ce coin de verdure dont il avait si bien gardé la mémoire.

Il y avait un moulin et une côte, une très grande côte pour y arriver, c'est tout ce qu'il pouvait donner comme renseignements. Dame ! après trente-cinq ans !

Il partit donc en voiture avec sa famille et ma petite Lili, intime d'Alice Huot, par une belle journée de fin de juin. Le peintre travaillait, pendant que les petites ramassaient des fraises, sous la garde de la maman.

Il y avait du soleil plein les champs, de l'ombre sous les feuilles, des fraises à bouche que veux-tu, enfin, une journée réussie comme Dieu sait les donner aux petites filles bien sages.

Le moulin était toujours là, mais la côte, la grande côte, avait disparue. Et cependant, les souvenirs de Huot étaient bien nets ; il y avait une grande côte. Il avait cependant fait le sacrifice de la colline—il le fallait bien—et travaillait avec acharnement, voulant surprendre la nature dans son grand travail de lumières et d'ombres ; quand une voix d'enfant le fit retourner :

—Ah ! mon Dieu ! M. Huot, quelle grande montagne, je l'ai toute montée à pied !

C'était Lili qui, épuisée arrivait à lui.

Mais la montagne, la côte existait donc bien. C'était cela la grande côte, une petite élévation de trente pieds peut-être, qui, à ses yeux, n'avait plus les mêmes proportions qu'autrefois.

Et la réflexion de l'enfant lui fit bien vite com-

rendre que, trente ans auparavant, lui aussi avait pris ce monticule pour une montagne.

Cela ne nous est-il pas arrivé à tout ? Qui de nous n'a pas gardé le souvenir d'une chose vue aux jours d'enfance, qui nous a fortement impressionné et que nous désirions revoir. Et voilà que le jour où nous la trouvons telle qu'autrefois, nous ne la reconnaissons plus. Ce n'est plus cela, "tout est changé, disons-nous," non, c'est nous seuls qui avons changé.

Quand Rodolphe retrouve Musette qu'il a tant aimée, le même phénomène s'opère :

Mais en revoyant l'infidèle,  
Mon cœur n'a plus senti d'émoi,  
Et Musette, qui n'est plus elle,  
Disait que je n'étais plus moi !

Mais voici que je m'égare dans les sentiers du pays de Bohême, alors que je dois être à ma chère Sainte-Pétronille.

\*\* A Sainte-Pétronille, les charretiers sont heureux, sinon riches. Presque tous sont conseillers municipaux et roulent évidemment carosse

Parmi ces charretiers, il en est un dont le portrait orne plus d'un salon de New-York et d'autres grandes villes des Etats-Unis ; c'est Célestin.

Dans un pays comme le nôtre, où le paysan, l'habitant n'a pas de caractère, dans le sens artistique du mot, puisqu'il ressemble à tout le monde, à un entrepreneur de chemin de fer, à un député aussi bien qu'à un marchand de vernis, le type est difficile à trouver.

Célestin est cependant un type, et c'est lui qu'a choisi le peintre Walker pour ses tableaux de genre. Célestin chez lui, dans son écurie, dans son champ, sur sa voiture, à pied, sobre, éméché, fumant, parlant, priant, l'artiste l'a pris sous tous ses aspects et l'a étudié sous tous les points de vue, depuis douze ans qu'il vient passer ses étés à l'île.

C'est un très brave homme que Célestin, et c'est un vrai type. Pas le temps de le décrire.

\*\* Il y a aussi un hôtel à Saint-Pétronille, un excellent hôtel, tenu par E. Fraser et très fréquenté. On y est parfaitement bien et nullement écorché.

C'est près de l'hôtel, sur le quai et dans le parc, — nous avons tout cela — que les familles se promènent le soir, c'est le grand salon ouvert à tous, sous la voûte étoilée ou nuageuse, au bord du Saint-Laurent, d'où l'on voit passer tous les navires allant à la mer ou en venant.

C'est de là que l'on assiste, chaque soir, à l'illumination de Québec, qui s'allume tout à coup de mille feux à cinq milles de nous, et c'est de là que chacun part, après le coup de canon de la citadelle, pour regagner son logis où pas un bruit, pas un son ne vient troubler le sommeil.

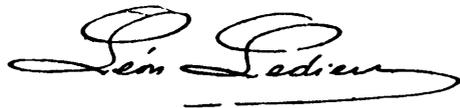
Je pourrais vous en dire bien davantage sur Saint-Pétronille, mais Lili vient me chercher pour aller dans le parc.

Au commencement de juin, un grave événement est venu troubler la paix du Bout de l'Île.

Léo, un énorme chien, est mort. Léo était très aimé des enfants et détesté des chiens.

Et dire qu'il y a des gens qui ne connaissent pas Saint-Pétronille !

Comment diable peuvent-ils vivre sans connaître Saint-Pétronille ?



## A BATONS ROMPUS

Après la tempête, toujours l'Océan est calme. Il est vrai que l'un et l'autre dépendent de Dieu, cet immortel harmoniste. Ce qui dépend des hommes est bien différent. Ainsi, après avoir lu presque tous les journaux, ce qui me procure généralement un sommeil anodin et bienfaisant, je me réveille actuellement

d'aussi mauvaise humeur que si tous les diables de l'enfer avaient plané au-dessus de mes esprits endormis. A les lire, on croirait entendre des bavards, des radoteurs, des commères, de vieilles poissardes qui passent leur journée à se chamailler ou à déchirer leur prochain.

Or, malgré tous ces gueulements, toutes ces tristesses, tous les avatars que cette gent hargneuse lui lance à la face, la patrie canadienne vogue noblement et sûrement sur les flots de l'opinion publique vers des rivages ensoleillés et riant, lumière que les yeux louches ne peuvent pas supporter, car il faut être de la race des aigles pour pouvoir regarder le soleil en face.

Laissons donc les hiboux dans leurs trous et regardons en haut.

\* \*

Le soleil, fatigué des événements qui se renouvellent sans cesse sous la calotte des cieux depuis le commencement du monde, demanda un congé à son Maître. Il l'obtint.

— Enfin ! se dit-il, je vais donc pouvoir fuir la ville, brûlée par toutes sortes de choses, et aller respirer l'air frais de la campagne.

Seul, et desséché comme un vieux célibataire, il s'attarda pour faire une rencontre. La lune, glissant d'un pied timide sur les nuages, apparut, belle comme une déesse.

Pied fin, taille svelte, yeux amoureux, tout y était pour accaparer un vieux. Pareille chose se voit tous les jours, ici et ailleurs, voire même sur la rue Saint-Laurent. Le soleil l'aborda en galant cavalier et la saluant royalement :

— Pardon ! madame, lui dit-il, comme vous paraissiez fatiguée, vous plairait-il de vous appuyer sur mon bras.

La lune le regarda :

— Oui, monsieur, répondit-elle.

Et s'appuyant sur le bras qu'on lui offrait, les voilà partis.

— Où désirez-vous aller ? demanda le vert galant.

— Dans un pays où, grâce à vous, les moissons sont toujours abondantes ; où, grâce au Maître de l'univers, le peuple est heureux et paisible ; enfin, là où le bonheur existe, dit la blonde Phœbé.

— C'est bien ! dit Phaéton, alors nous irons au Canada.

\* \*

En effet, c'est le pays par excellence où Dieu semble avoir répandu ses plus chères bénédictions, sa plus sainte harmonie... Mais, — malheureusement il y a un mais, — certains journaux essaient de la détruire, cette harmonie. En effet, le peuple a parlé, et depuis lors certains journaux travaillent à défaire ce que le peuple a fait. C'est là œuvre anti-patriotique, malsaine ; c'est là œuvre de mauvais citoyens. Oh ! ne craignez rien, lecteurs, je ne fais pas ici de la politique, mais uniquement de l'observation. Je vous laisse juge.

Ici, c'est un aviseur politique qui donne tel avis sur la chose publique ; là, c'est un conseiller qui en donne tel autre ; ailleurs, c'est une meute qui aboie et essaie de mettre des bâtons dans les roues du char de l'Etat.

Si ces choses-là sont tristes, ces gens là font rire les hommes sérieux et bien pensants. Ils ressemblent à ces passagers qui, voyant le capitaine prendre une route parsemée d'écueils pour échapper à des courants sous marin qui feraient sombrer le bâtiment, veulent prendre le gouvernail de force ; ou plutôt, ils me font l'effet de ces gens qui donneraient des conseils à un architecte dont le plan mathématiquement élaboré échouerait s'il les écoutait.

Donc, chacun son métier, et les vaches seront bien gardées.

\* \*

Molière a eu bien raison de dire "qu'il était fort difficile de contenter son père et tout le monde." Avant longtemps beaucoup s'en apercevront, mais non à l'instar de certains journaux qui crient le plus, lesquels viennent de faire une hécatombe d'un grand nombre de leurs employés.

Au reste, ces choses là se passent et se passeront de

tout temps. Je n'en veux pour preuve que le fait suivant. C'est l'histoire de tous les pays et de tous les gouvernements.

Un jour, en France, après une élection, l'heureux candidat fut accueilli par quelques centaines de lettres provenant de ses électeurs. Chacun d'eux demandait une place vacante de garde-pêche. Chaque quémandeur prétendait que c'était grâce à son vote que le nouveau député avait été élu. Toutes ces lettres, d'une longueur assommante, étaient semblables tant qu'au fond et à la forme. Ne sachant à quel saint se vouer et voulant cependant donner l'emploi à un des solliciteurs, le député eut une idée lumineuse. Il réunit tous ses électeurs, leur expliqua son embarras, et, prenant toutes les lettres, il les mit dans un sac vide et fit tirer au sort par une jeune fille de la localité. Le signataire de la première lettre sortie fut nommé.

\* \*

Dans cette course échevelée aux emplois, où il y aura des entrants et des sortants, tout comme au concours hippique de Paris, les plus malheureux seront certainement les députés qui auront à dépouiller une avalanche de lettres.

C'est là qu'ils reconnaîtront que tout n'est pas rose dans la vie de représentants des intérêts publics, et à ce point de vue là on ne doit pas envier leur sort. Et d'abord, règle générale, les demandes ou pétitions sont toujours trop longuement écrites. Qu'on fasse valoir ses droits et qu'on arrive directement au but. Surtout par des demandes écrites par un écrivain public ou copiées dans un livre. Comme toutes ces fa-daises se ressemblent et qu'elles sont connues du personnage qu'on sollicite, celui-ci les jette au panier.

D'un autre côté, ni trop de titres ni de politesses dans les demandes. Ainsi, dernièrement, je rencontrai un individu qui sollicitait un emploi et qui était surpris de n'avoir pas même reçu une réponse.

— C'est étonnant, me disait-il, j'ai pourtant bien écrit l'adresse avec deux fois le mot *monsieur* en lettres majuscules sur l'enveloppe, et l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués à l'intérieur.

— Mon cher, lui ai-je répondu, vous n'êtes pas ici en Belgique, et vous auriez dû écrire sur l'enveloppe au moins trois fois le mot *monsieur*.

— Merci ! me répondit-il, je le ferai à la prochaine.

C'est ainsi qu'on doit se débarrasser des raseurs. Un autre avait terminé sa supplique par cette phrase typique :

"... Enfin, j'ai ma belle-mère sur les bras, car elle est paralysée de la langue, et, comme seul je comprends ses signes, c'est moi qui suis obligé de lui servir d'interprète. Comme vous le voyez, monsieur le ministre, je suis un homme qui ai eu des malheurs." etc., etc.

Soyons donc courts pour ne pas ennuyer les personnes que nous sollicitons, et nous leur rendrons service et peut-être elles aussi. Qu'on se rappelle la lettre écrite par cette petite fille à la reine d'Angleterre :

"Madame, j'ai laissé tomber ma poupée dans un trou, et comme on dit que l'autre côté vous appartient, je vous serais bien obligée de me l'envoyer chercher."

Touchée de l'originalité de cette demande, on dit que la reine renvoya la poupée... par une autre achetée.

\* \*

Je termine par un fait analogue dont le succès a aussi été heureux pour son auteur.

Un soldat se jeta un jour au-devant de la voiture de l'empereur d'Autriche, et lui cria :

— Sire, deux mots ;

— C'est bien ! dit l'empereur, mais si tu en dis trois je te fais fusiller.

La réponse fut :

— Argent !... congé !...



CHENAUX ET COTEAUX

Depuis l'inondation qui a dévasté une partie des rives du Saint-Laurent, au mois d'avril dernier, on a souvent prononcé les mots "îles, cap, ville, Saint-Maurice, commune, banlieue," en rapport avec ce qu'on appelle les Trois-Rivières. Disons tout d'abord que la banlieue et la commune ont été seules visitées par le surplus des eaux du fleuve, attendu que la vieille ville et le cap Metaberotin sont trop élevés pour avoir rien à craindre du Saint-Laurent ou du Saint-Maurice.

La carte que nous publions aujourd'hui est assez claire ; néanmoins des notes explicatives ne sont pas de trop, surtout si l'on veut savoir pourquoi la ville n'est point située sur les îles des trois rivières.

Deux grandes îles couvertes des arbres de la forêt primitive coupaient jadis le cours des eaux à l'endroit précis où cette rivière débouche au Saint-Laurent, de sorte qu'une personne, montant ou descendant le fleuve, apercevait trois rivières manche à manche, à côté les unes des autres, à des distances à peu près égales.

Les îles y sont encore. Les beaux arbres ont disparu, cela fait que toute la physionomie du paysage est changée. Il y a cinquante ans la destruction de ces boisés commença ; il ne reste plus qu'un sol bas, rasé, au-delà duquel le regard suit l'unique rivière dont les bras liquides enlacent les deux îles qui touchent au Saint-Laurent. Au dessus de celles-ci, plus haut, dans le Saint-Maurice, par conséquent, sont quatre îles, également dénudées de toute végétation forestière. L'œil voit nettement ces six plaques de

terre qui paraissent flotter sur les eaux de la rivière, large de trois quarts de lieue dans son extrême évasement entre le cap de la Madeleine et le cap Metaberotin.

La surface des îles est, en majeure partie, occupée par des cultures telles que blé, sarrasin, avoines, choux et navets. Les marchands de bois y construisent des quais, des scieries et des maisons d'habitation—sans compter les piles de planches rangées en lignes monotones au bord de l'eau.

Vers le commencement de l'été, le gouvernement de Québec fait tendre des barrages, de la terre ferme aux îles, pour arrêter la marche de plusieurs cent mille billots descendant la rivière ; les chenaux sont alors comme pontés à la façon d'une route de corde-de-roi.

Les flotteurs (*drivers, draveurs* si vous voulez), se promènent sur ce plancher mobile, leurs longues perches ferrées à la main, triant les pièces appartenant à chacun de leurs bourgeois, et les poussant au dehors où les hommes des scieries mécaniques s'en emparent pour les transformer en madriers ou en planches.

L'hiver, c'est un autre spectacle. La neige couvre les îles, les chenaux disparaissent sous une couche de glace. Dans ces lieux désolés, le lièvre et le renard tracent leurs pistes, que le chasseur suivra bientôt d'un œil attentif. De temps à autre, une voiture passe sur le chemin de la traverse, balisé de petits sapins plantés dans le mol édreton qui recouvre les eaux durcies par l'action de l'hiver.

Mais, durant la semaine qui précède la fête de Noël, tout change, les îles s'animent en quelque sorte ; sur les chenaux circule une population affairée ; on dresse des cabanages ; la tranche de fer et le godendard entament la glace sur une cinquantaine de points choisis à certaines distances les uns des autres ; le travail se continue jour et nuit jusqu'à ce que les ouvertures en question soient pratiquées au goût des pêcheurs, car il s'agit de pêcher le fameux Petit Poisson de Trois-Rivières !

Chaque trou mesure de douze à quinze pieds de longueur sur cinq de largeur.

On y enfonce un long coffre formé de quatre baguettes de bois de frêne revêtues de rêts ; l'un des bouts du coffre est ouvert, celui-là est placé à l'encontre du poisson qui remonte le courant, et qui entre par masses dans ces appareils ; après quelques minutes d'attente, le pêcheur soulève la

gueule du coffre, tire le tout hors de l'eau ; vous voyez

alors gigoter sur la glace des centaines de petits êtres qui gèlent, en attendant la poêle à frire. On en prend plus de quarante mille minots chaque hiver, en deux semaines seulement parce que, avant Noël, il n'est pas encore arrivé et aux Rois il achève sa course au rapide des Forges. Cette manne n'a qu'un temps.

Les Chenaux offrent un lieu d'hivernement incomparable pour les navires, petits ou grands, qui fréquentent le fleuve. La profondeur de ces canaux est de quarante à soixante pieds, je crois.

Va sans dire que l'aspect de ces trois chenaux si rapprochés devait frapper les voyageurs et leur faire crier : "Trois rivières ensemble !"

Oui, mais en ce cas, il n'y avait donc pas quatre rivières ? La question se présente à cause de l'existence ancienne d'un quatrième bras, plus près de la ville actuelle. Ce bras, encore rempli d'eau du temps de Pontgravé et de Champlain, n'avait plus, apparemment, que peu ou point d'importance et s'en allait déperissant déjà. Il n'est rien aujourd'hui. Du temps où cette branche de la rivière coulait entre le cap Metaberotin et le site actuel de la ville, et que les terres bordant le fleuve étaient à l'état sauvage, c'est-à-dire couvertes de la forêt primitive, il y avait bel et bien quatre bouches de rivières.

Nous avons manqué de quelques siècles seulement l'occasion de me faire naître à "Quatre-Rivières". Ceci me rappelle un ami d'enfance qui demeure à Deux-Rivières, dans le haut de l'Ottawa, et qui date ses lettres de "Cinq-Rivières", parce qu'il est né aux Trois-Rivières. L'esprit coule de source chez les Trifluviens, *Triu flumina*—trois fleuves ! de quoi arroser les déserts africains !

Rien ne nous indique que les Français aient eu la coutume de rencontrer les Sauvages sur les îles qui forment les trois sorties du Saint-Maurice. Il est vrai que le premier projet de Champlain fut d'établir un poste fortifié sur l'une des îles en question, mais lorsqu'arriva le moment de l'exécuter, il choisit la Table, site actuel de la ville, parce que les Sauvages s'y tenaient de préférence à tout autre endroit des environs.

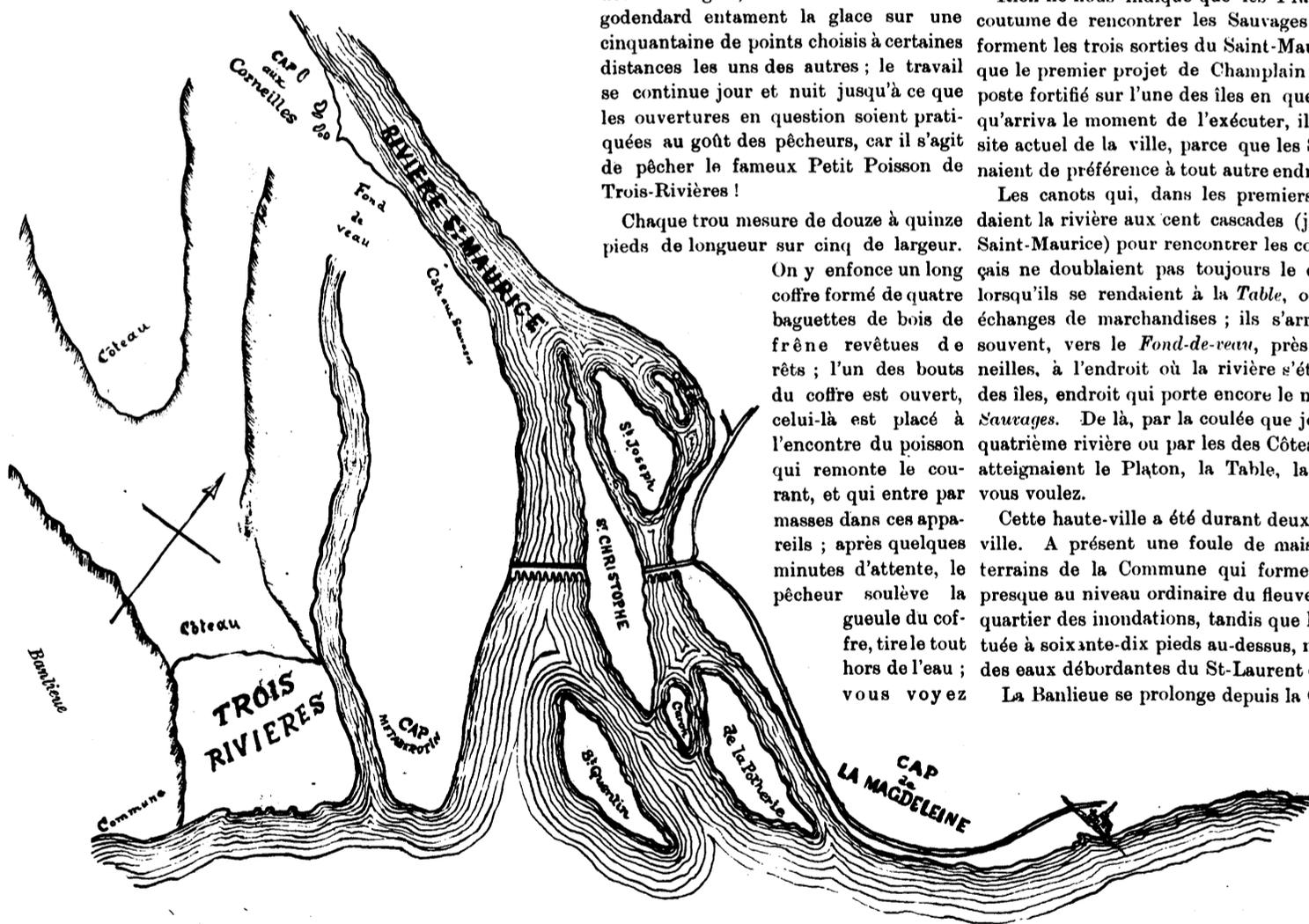
Les canots qui, dans les premiers temps, descendaient la rivière aux cent cascades (j'appelle ainsi le Saint-Maurice) pour rencontrer les commerçants français ne doublaient pas toujours le cap Metaberotin lorsqu'ils se rendaient à la Table, où avait lieu les échanges de marchandises ; ils s'arrêtaient, le plus souvent, vers le *Fond-de-veau*, près du cap aux Cornelles, à l'endroit où la rivière s'étend pour former des îles, endroit qui porte encore le nom de *Côte aux Sauvages*. De là, par la coulée que je désigne comme quatrième rivière ou par les des Côteaux, les Sauvages atteignaient le Platon, la Table, la Haute-Ville, si vous voulez.

Cette haute-ville a été durant deux siècles toute la ville. A présent une foule de maisons occupent les terrains de la Commune qui forment la basse ville, presque au niveau ordinaire du fleuve, aussi est-ce le quartier des inondations, tandis que la haute-ville, située à soixante-dix pieds au-dessus, n'a rien à craindre des eaux débordantes du St-Laurent et du St-Maurice.

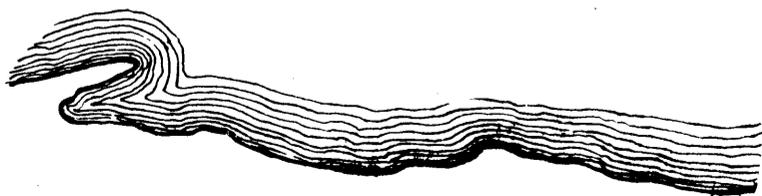
La Banlieue se prolonge depuis la Commune à quelques milles vers l'ouest, bordée au nord par les grands côteaux et au sud par le fleuve qui l'inonde à peu près chaque printemps.

Elle renferme les plus belles terres du monde pour la culture.

Le 15 février 1634, la compagnie des Cent-Associés concéda aux Révérends Pères Jésuites six cents arpents de terre "au lieu" dit les Trois-Rivières". Cette seigneurie occupe la partie ouest de la ville. C'est donc là que le nom de la rivière avait été transporté. Cinq mois après l'acte de concession ci-dessus, Champlain faisait construire sur le Platon "le fort des Trois-Rivières".—BENJAMIN SULTE. (A suivre)



FLEUVE S. LAURENT



## JE TE PARLAIS

A Héliodore.

Dans la vieille forêt de chênes,  
Je l'avais pris pour compagnon ;  
Dans la vieille forêt de chênes,  
Nous allions tous deux, mon mignon.  
Nous parcourions des routes pleines  
De sables blancs et de débris,  
Lentement, nous contait nos peines  
Sous les vieux arbres rabougris.  
Et, regardant les feuilles mortes  
Qu'à très petits pas tu foulais,  
Par des phrases de toutes sortes  
Je te parlais.

Je te disais, je me rappelle,  
— Ces choses-là ne partent pas, —  
Je te disais, je me rappelle,  
Te montrant la feuille à nos pas,  
Qu'ainsi notre cœur infidèle  
Un jour se fane et se flétrit,  
Et que dans notre âme immortelle  
Sont des jours de mort et de nuit.  
Et c'est ainsi que sous les branches  
Brillantes de tremblants reflets,  
Tout en suivant des routes blanches,  
Je te parlais.

Ils sont passés, ces jours de joie...  
T'en souviens-tu, mon cher, encor ?  
Ils sont passés, ces jours de joie  
Emportés par les vents du nord !  
Le printemps de nouveau verdoie,  
Les chênes sont toujours ombreux,  
Et sous le rameau qui se ploie  
Passent déjà les amoureux.  
Mais, depuis lors, mon ancien frère,  
Nos cœurs sont fermés à jamais ;  
Nul ne se souvient que naguère,  
Je te parlais.

Nul, à part moi, qui toujours pleure  
Nos tant charmantes amitiés,  
Nul à part moi, qui toujours pleure  
Nos bonheurs un jour reniés.  
Pourtant, si ton âme, à quelque heure,  
Soudain se sentait envahir  
D'une tristesse intérieure,  
Si tu sentais ce mot : haïr  
Doucement quitter ton cœur d'homme,  
Oh ! crois que, lorsque tu viendrais,  
Je te parlerais toujours comme  
Je te parlais.

Joseph Melancon

## TOILETTE ET POLITIQUE

A Mme Alix Topaze.

J'ai eu beaucoup de plaisir à parcourir votre article si joliment écrit, intitulé *Toilette*, dans le numéro du 27 juin. J'y ai pris même un vif intérêt. Cependant, ne partageant pas en tous points vos idées énoncées, souffririez-vous, sans être contrariée, qu'on pense un peu autrement que vous-même ? J'aime à croire, madame, que déjà vous avez acquiescé à ma demande, et tout de suite je me permets...

... Avec vous je trouve qu'il est interdit aux dames de s'occuper de politique ; le bon sens leur défend absolument d'aller s'exhiber dans les places publiques pour écouter les discours... Il ne leur permet pas plus d'entamer aucun sujet politique même chez elles ; elles ne doivent pas non plus en discuter... Mais je crois qu'il est fort permis aux dames d'être au courant des affaires du pays. Quand nous avons passé par le pensionnat ne nous a-t-on pas enseigné la politique de chaque époque ? Alors, pourquoi devons-nous ignorer celle du jour ? Ne remontons pas à l'histoire ancienne pour se rappeler Judith, ni à l'histoire de France pour rencontrer Jeanne d'Arc, car ces héroïnes avaient des missions célestes ; mais feuilletons nos annales canadiennes et voyons qu'en 1692, une Canadienne-française, initiée à la politique du jour, a fourni, par son sang-froid, un trait de bravoure qui sera toujours signalé dans nos pages. Mlle de Verchères n'était autre qu'une femme de notre condition !

Pourquoi encore aller si loin ?

N'avons-nous pas, de nos jours, une femme qui, par ses sages conseils, a fait de son mari une des gloires politiques du pays : le grand sir John-A. McDonald !

Moi, madame, j'ai pris beaucoup d'intérêt au programme des élections dernières. Je souhaitais de tout cœur que la demande du clergé réuni fût entendue par les électeurs ; dans mon attachement à la foi catholique, je désirais que nos pauvres frères, exilés sur les rives manitobaines, voient le gouvernement pencher en leur faveur et leur rendre justice, dans une cause importante comme celle de la réclamation des écoles catholiques.

Oserai-je le dire ?...

Quand je vois mes proches fixés dans les parages manitobains... quand j'entends ces chers petits êtres, qui me sont unis par des liens de parenté et d'affection, se plaindre non seulement de l'exil, mais des droits qu'on leur enlève si injustement, mon pauvre cœur s'attendrit à leur triste sort.

Madame, vous avez en quelque sorte proféré une plainte contre votre mari déserteur qui, la tête remplie de politique, cherche un lieu où on en parlera à son gré.

Permettez-moi de le dire, messieurs : "les hommes sont quelque peu égoïstes !" Ils jouissent à ce qu'on s'intéresse de ce qu'ils aiment. Rien n'est plus simple, madame, et coûte si peu au dévouement féminin. Votre mari aime-t-il son patron ? parlez-lui en. Aime-t-il son cheval ? parlez-lui en. Aime-t-il la politique ? parlez-lui en ! Et, par ce moyen, il ne désertera pas si souvent le toit conjugal !

Quand mon cher Henri revient de son bureau, la tête harcelée par les mille et une préoccupations de la journée, il semble jouir en franchissant le seuil de son cher foyer, il court au berceau chercher une carresse du chérubin qui ne veut pas dormir avant d'avoir dit : "Bonsoir, papa !" Il soupe avec bon appétit, trouve excellent le plat que je viens de lui préparer. Il déploie ensuite les pages de son journal, les parcourt promptement en fumant son cigare et il m'en communique les principaux détails. Nous jasons de politique, je feins même souvent d'y prendre un vif intérêt, alors il ne songe presque jamais à sortir pour chercher ailleurs plus de satisfaction qu'il n'en goûte au foyer conjugal. Savez-vous ce qu'il me dit souvent : "Ma femme, je suis plus heureux que le jour de notre hymen, car j'ignorais encore ce que c'était que d'aimer."

Amies lectrices, voulez-vous garder votre mari auprès de vous ? je crois que le moyen énoncé plus haut est l'unique, essayez-le.

Vous ai-je trop contrariée, madame Topaze ? Oh ! si oui, ne m'en voulez pas je vous prie, pardonnez-moi.

Merci, madame... Je vous tire ma plus gracieuse révérence et vous dis au revoir.

LOUISETTE.

## LA PETITE MARIE

On l'a couchée il y a sept jours—son rhume de chaque hiver paraissait empirer.

—C'est une fluxion de poitrine, a dit le médecin.

Et on a posé des vésicatoires sur la peau si pâle où les os mignons marquent nettement le dessin réduit de l'élégante ossature humaine.

La mère est morte, deux ans plus tôt, phthisique ; le père vit au Cercle où il joue jusqu'à ce que les vitres des fenêtres se brouillent du ton blême des aubes précoces.

Lente et lourde, la nuit a-passé. L'enfant malade est calme maintenant,—après une grosse crise de fièvre violente et délirante, d'étouffements cruels. La vieille bonne qui la garde, écrasée de lassitude, s'est un moment assoupie. Quatre coups distants et doux jaillissent d'une pendule invisible dans la demi-obscurité des choses,—car la lampe baissée laisse de grands morceaux de la chambre dans l'ombre.

Dans le petit lit laqué, les yeux grands ouverts, immobile, l'enfant semble songer profondément. Sa respiration est courte et rompue comme s'il lui fallait s'y reprendre à deux fois pour faire pénétrer l'air dans

ses poumons. Elle a des yeux étranges qui ont comme mangé sa figure devenue extraordinairement petite, des yeux que l'on dirait glacés d'argent par le reflet de quelque mystérieuse chose qui n'est pas dans cette chambre,—que, du moins, on n'y voit pas. Son nez se pince sèchement, se marque ainsi qu'un nez de vieille femme maigre, et il y a une ombre noire aux coins rentrés de sa bouche.

Toute la petite figure est jaune, avec une sorte de tache d'un rouge vif, comme maladroitement posée aux pommettes qui sortent brusques ; de grandes mèches toutes droites de cheveux très-noirs pendent autour de sa tête, collent à son front moite.

Elle a les bras allongés sur sa couverture, les mains distendues, et tout le délicat agrafement des os se lit sur ces mains malades comme sur celles d'un squelette.

Elle songe... A quoi ?... Aux heures joyeuses où l'on joue au soleil, au livre où les images racontent de si belles histoires de fées qui aiment les petites filles sages... Qui sait ?...

Tout-à-coup, elle fait un geste, se soulève à demi, tend les bras vers une grande poupée qui gît, la tête en bas, sur le pied du lit ; mais le geste n'aboutit pas : l'enfant malade retombe en arrière.

Un peu de sang coule de sa bouche et fait sur l'oreiller une traînée mince. Les étranges yeux ont comme chaviré brusquement ; ils regardent le plafond comme si, en une agonie implorante, ils cherchaient on ne sait quoi d'absent. Les mains ont un mouvement doux et atroce qui paraît repousser quelque chose.

Et voici, très léger, un bruit qui coube le silence à intervalles réguliers ; avec les minutes le bruit augmente, s'élève, emplit d'horreur la chambre silencieuse.

La vieille bonne dort toujours, à côté de l'enfant dont les yeux renversés cherchent dans le vide on ne sait quoi d'absent, dont les misérables petites mains maigres repoussent quelque chose de leur geste atroce et doux ; la vieille bonne dort près de l'enfant qui râle.

Et cela s'accélère, le bruit funèbre ; cela s'interrompt et cela reprend. Le temps passe. Maintenant, le râle devient plus lent... plus lent... s'éteint... se ranime encore... C'est fini.

Un grand silence règne...

Puis, un homme est entré. Il est blême d'une laide pâleur, avec, au plastron de sa chemise de soirée, ces fripures qui disent les veillées perverses. La vieille bonne s'est réveillée brusquement ; elle vient à lui.

—Eh bien ? dit l'homme — c'est le père — elle va mieux ?... Elle a l'air bien calme... Elle dort, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui, monsieur, elle dort... elle dort très bien.

JULES RICARD.

## LA FEMME MONDAINE

La vie de la femme du monde est comme un salon, il y a là de l'éclat, des parfums et des fleurs aux jours de ces fêtes fantastiques où tout est enivrement, séduction ; mais revenez le lendemain : les lumières sont éteintes, les parfums dissipés, les meubles en désordre et couverts de poussière.

Il en est de même dans une âme mondaine : pour un quart d'heure d'éclat, voyez combien il y a de lumières de foi éteintes dans ce cœur, que de désordre dans ses pensées, que de parfums de solitude dissipés, que de poussière, reste impur des fêtes de la veille.

Elle a eu peur du silence de la vie cachée ; elle aura la tristesse de la vie publique ; elle n'a pas voulu être un tabernacle, elle sera une place publique.

Le monde contemporain est une mine à médiocrités. —PAUL BOURGET.

Avoir de la résignation dans les souffrances est une marque qu'on est proche de Dieu et de ses misères. —MARIE DE L'INCARNATION

## BIEN LOIN

La cloche argentine a sonné depuis longtemps l'heure du couvre-feu. Tout est calme au dehors, silencieux au dedans. Le feu brûle dans la vaste cheminée de pierre des Vosges ; l'antique horloge fait entendre son monotone tic-tac ; sur la table, d'un coffret entr'ouvert s'éparpillent des lettres maintes fois relues ; et, songeuse, assise dans le grand fauteuil, héritage de famille, la pauvre mère pense à l'absent.

Il est bien loin... bien loin le pays où est le jeune soldat. La chaleur y est grande et l'on s'y bat trop souvent ! Voilà, quand l'oiseau a des ailes, il s'envole loin du nid, au delà des mers ; et les vieux restent seuls, à pleurer, à souffrir.

Comme les jours sont longs... comme les heures se traînent ! Jadis, elles suffisaient à peine aux devoirs quotidiens. L'enfant les absorbait : soucis du présent, rêves d'avenir. A lui seul, il remplissait la vaste demeure, l'égayant de son rire, l'animant de ses chansons. L'écho doit s'en souvenir. Ici, l'on voit encore la trace de ses pas. Au seul nom de "Georges" le chien, infirme, aveugle, lève la tête et agite la queue gaiement.

Georges, ce soldat au teint brun, à la fine moustache, aux galons d'or !...

Il faut l'œil maternel pour le reconnaître ; mais il ne s'y méprend pas. Pour lui, il est encore, il est toujours le "petit," ce "petit" pour lequel on tremble, qu'on aime mille fois plus que soi, dont le nom monte sans cesse du cœur aux lèvres, nuit et jour. Parler de Georges, c'est une joie encore. Si le père était là !...

"Que voulez-vous, ma voisine, dit-on à la veuve, il faut de la résignation !..."

Elles sont bonnes, ces voisines, mais elles ont aussi des enfants ; et c'est au vieux curé seul qu'on peut parler longuement du soldat.

Toujours il écoute, jamais il ne se lasse des redites. Il a baptisé le "petit," il lui a fait faire sa première communion. Dans la grande armoire, est un mignon vêtement qu'il connaît. Un bout de ruban fané y pend encore : croix d'honneur d'école sur laquelle ont passé les neiges d'antan.

"Courage !... dit-il, et patience : il en rapportera une autre de là-bas..."

—Ah ! je suis si vieille !...

—Dieu est le maître de la vie et de la mort."

Deux longues années se passent, puis vient à luire l'espoir de retour ; il a écrit : "Je m'embarque, mère, je reviens..."

Une joie immense inonde le cœur de la veuve ; mais, de nouveau, elle tremble : "Deux mois encore... et combien de périls durant la traversée !..."

Cette crainte nouvelle l'enfièvre. Les deux mois d'attente lui paraissent comme une éternité. C'est l'hiver, elle se sent très faible et grelotte près du feu. Le ciel est gris, le vent souffle, la neige tombe. Un matin, elle ne peut quitter le lit :

"Ah ! il arrivera trop tard... je ne le verrai pas !"

Le mal augmente. Doucement, la pauvre mère divague. Elle parle de lui, toujours de lui. Tantôt, c'est le "petit" aux cheveux bouclés, au teint rose, à la voix d'ange, auquel elle tend les bras : "Viens, Georges... viens donc !..." Puis c'est au soldat, à l'absent qu'elle pense. Elle le croit menacé et veut le défendre d'ennemis imaginaires qui attentent à ses jours.

Comme elle les supplie !... "Laissez-le-moi... laissez-le-moi !... c'est mon enfant... Voilà deux années, deux longues années que je compte les jours..."

Baissant la voix :

"Je ne suis pas seule à l'attendre. Elle l'attend aussi, sa petite amie d'autrefois... Ils feront si gentil ménage... Dans la vieille demeure, il y aura, de nouveau, un enfant blond..."

Sa voix s'éteint dans les larmes. La fièvre redouble. Les voisines s'effraient : "Prions" dit le bon curé...

Et, loin, dans le navire ballotté par les vagues, le soldat songe au pays natal. Là, entre ciel et mer, il est saisi d'une grande impatience. L'ennui le prend, plus encore que là-bas. Quand il sommeille sur le pont, toujours le même rêve voltige en son âme et lui montre mille objets familiers : l'horloge babillarde, la table à ouvrage, la cheminée de pierre grise, le fauteuil près de la fenêtre, où sa mère est assise, guettant son retour.

Il voit nettement les traits du cher visage. Il baise avec transport les joues ridées. Il dit ses tourments, il raconte ses souffrances, aussi les combats, les victoires auxquels il a eu part...

Mais plus il sent d'impatience, d'inquiétude. Pourquoi l'angoisse lui étroit-elle le cœur ?... Il se fâche, lorsqu'une voix impitoyable compte les années de sa mère. Pour lui, elle est toujours jeune, toujours belle, toujours plus aimée...

Le vaisseau fend l'espace ; il l'accuse de lenteur. Au



LA PAUVRE MÈRE PENSAIT A L'ABSENT

loin, comme une ligne bleuâtre, on voit les côtes de France ; et tandis que le matelot les acclame, il s'étonne de ne pas ressentir plus d'ivresse, d'éprouver tant d'émoi...

Au port, il cherche vainement un visage ami, un messenger de bonne nouvelle. Pas un mot, écrit d'une main tremblante, ne vient lui souhaiter la bienvenue. Cet oubli, ce silence, lui causent une torture insupportable. Voilà qu'il frémit, qu'il tremble, désire, à la fois, savoir et ne pas savoir...

Le train l'emporte. Les douces visions s'effacent et sont remplacées par d'affreux cauchemars. Muette, la vieille horloge babillarde... éteinte, la haute cheminée ; et le vent souffle, et la neige tombe, enveloppant d'un linceul la chère vieille maison.

Plus vite !... plus vite !... Le jour baisse, la crépuscule arrive, bientôt la nuit. Il touche au but... un pas encore ; il voudrait courir, voler vers elle, et ses yeux se troublent en voyant une lumière vacillante à la fenêtre, où nulle silhouette aimée n'apparaît.

"... Venez... venez, dit le prêtre au jeune homme Venez, mon enfant !..."

Il le soutient, l'encourage, l'exhorte :

"Tout à l'heure encore, elle a parlé de vous..."

Mais les yeux sont fermés, le visage a des tons de cire. Alors une révolte soudaine le transporte, une douleur aiguë le mord au cœur. Et il la prend dans ses bras ; il baise ses joues, son front, ses lèvres ; il sanglote, il crie comme un petit enfant :

"C'est moi, mère, c'est moi !..."

Les paupières s'ouvrent, la bouche sourit, le teint se colore...

"Toi !... Enfin !..."

Et la vie revient dans ce corps usé, affaibli par l'âge. Dieu a permis le miracle, et c'est le "petit" qui l'a fait...

PIERRE DU CHATEAU.

## LA CROIX DANS LE DÉSERT

Le soleil descendait rapidement à l'horizon. Près d'une tombe recouverte de gazon, un chef-indien, morne et silencieux, était assis. Les angoisses avaient obscurci ses yeux qui ne pouvaient plus verser de pleurs ; telles deux sources tariées par les rayons d'un soleil brûlant. Ses bras étaient ployés sur sa poitrine, comme à la dernière heure, et son arc détendu gisait, là-bas, sur les remparts dont les ruines attestait un vaillant combat. Sur cette tombe couverte de verdure et de boutons d'or, s'élevait une humble croix de bois. Elle appartenait à la nature, aux cèdres, aux pins du désert, que là, sous cette terre, reposait le cœur et l'espérance d'un homme ; elle semblait soulever de cette poussière une voix qui appelait à la prière.

A cette heure, tout était tranquille ; les derniers rayons du soleil couchant se reflétaient mollement sur cette pierre humide.

Dans le désert, cette plaine immense, cet océan de sable aux rivages presque infinis, un voyageur, fatigué, s'avance en chancelant. Lui aussi, il s'arrête avec respect auprès de ce tombeau, se demandant quelle pouvait être la cause de ce monument élevé entre les forêts vierges et les vagues bouillantes des grands lacs. Alors, comme le vent qui agite le chêne aux rameaux flétris, ainsi les sons de sa voix réveillèrent le vieillard profondément endormi. Puis le chef sauvage, à la tête blanche, se levant tout-à-coup avec lenteur, dit au nouveau venu :

—Le soleil a plusieurs fois disparu par delà l'horizon depuis que je prêtai une oreille attentive aux paroles qui passent pardessus ces ondes qui s'étendent devant nous. La voix de ces hommes de la prière,

qui rend les flots agités semblables au gazouillement du ruisseau, s'est éteinte depuis longtemps ; cependant, lorsque je parcours la trace de leurs pas, les murmures de la forêt semblent m'apporter leur souvenir.

"Tu me demandes peut-être quelle est cette maison solitaire dans le lointain ? Dans ma folle vanité de jeunesse, je me comparais à l'aigle qui fend la nue, lorsqu'il vint sur ces mers poussé par le vent de l'été. Il venait établir sa tente au milieu de nous, sur les bords verdoyants des grands lacs. La saison des fleurs a bien des fois embaumé les airs depuis cette heure où sa maison flottante apparut à nos regards étonnés. Il ne vint pas avec l'arc ni la lance du chasseur poursuivre sur nos vertes collines les daims aux pieds légers ; non pour ravager la splendeur ténébreuse de nos forêts, dont il respectait les cèdres aux branches élevées jusqu'aux nues, comme il aurait respecté une meule de foin, mais il vint ici pour y répandre la nouvelle des choses saintes, qui réjouissait nos âmes comme une douce rosée sur une pauvre fleur flétrie au désert sous le souffle pestilenciel du siroco. Les sou-

pirs des cyprès ne nous diront-ils pas comment nous rencontrâmes cet homme à la figure pâle, moi et mes frères ! Mes frères ! ils ont quitté la terre, ils sont allés entendre sa voix divine sous ces arbres aux feuilles rouges, qui semblent me renvoyer dans leur triste murmure le son de cette voix éteinte.

« Il nous parla d'un être divin qui avait brisé les chaînes de la mort, et sa parole de feu embrasait nos cœurs dans nos poitrines : il nous dit que par delà le tombeau il y avait une terre immense, dorée par un soleil toujours renouvelé et qu'habitait nos aïeux. Puissent-ils y vider à long traits la coupe des douceurs ! Là, rien ne meurt ; là, les yeux n'ont plus de larmes ; là, on ignore les adieux déchirants. Il venait pour nous conduire dans cette terre bénie. Mais le bonheur l'appelait ; il ne pouvait rester plus longtemps au milieu de nous. Nous le vîmes s'affaiblir peu à peu comme une fleur flétrie. Comme le cerf altéré, il soupirait après les eaux rafraîchissantes des régions célestes. Son œil brillait comme un rayon de soleil ; le temps avait respecté ses cheveux qu'entourait une brillante clarté ; c'est pourquoi l'espérance agitait encore nos cœurs tremblants ; mais maintenant le lac semble couvert d'un voile sombre, car l'été est venu et il ne l'a pas trouvé au milieu de nous. Nous nous assemblâmes autour de lui à l'heure où les gouttes de la rosée du matin perlent sur les branches des arbres. Sa voix, d'abord forte et vaillante, s'affaiblit doucement comme les soupirs et les gémissements de la mer qui frappent nos oreilles dans le lointain.

« Pendant ce temps le désert soulevait des masses de poussières et de sables, comme si l'esprit du vent eût pris des forces. Alors des mots confus s'agitèrent sur la langue du visage pâle ; ses blanches paupières s'abaissaient et se relevaient convulsivement ; sa tête retomba en arrière et un sombre nuage couvrit son front penché vers la tombe. Tu n'ignores pas sans doute comment sont terribles les dernières convulsions du mourant s'attachant à la vie comme le naufragé à la planche du salut. C'en est assez ! Il tomba sur mon sein : l'ami qui nous aimait avait parcouru sa route ; fatigué, il était arrivé au port où il doit se reposer de ses longs travaux. Nous l'enterrâmes près du lac aux eaux tranquilles ! C'est là quand le soleil allait disparaître et que la brise du soir rafraîchissait les airs, c'est là qu'il avait coutume d'aller prier.

« Pour marquer le lieu où il repose, nous avons élevé cette croix, car sur cette croix, nous disait-il, mon Sauveur est mort. Maintenant il a sûrement atteint, au-dessus des monts et des vagues, cette terre parsemée de fleurs, dont le gazon verdoyant ne cache aucun tombeau. Mais le glaive de la douleur transperce mon âme. Je pleure sur la brillante renommée de mon peuple ; elle a fui les lieux où elle avait coutume de briller ; le sentier qui mène aux rivages les plus propices est connu des hommes et notre langue est tombée, oubliée ; nous ne pouvons plus jeter sur le passé qu'un regard de tristesse : notre gloire ne nous apparaît plus que comme ces songes brillants qu'on poursuit en vain au réveil. »

Ainsi parla le vieux chef indien. Alors le voyageur, les yeux remplis de larmes, prit la parole et dit au vieillard :

— Enfant du désert, ne perds pas le divin flambeau de l'espérance, quoique les heures illustres, éclatantes, semblent enfuies et que le sombre nuage de l'esclavage menace de s'appesantir sur ta nation ; les secrets de Dieu sont inconnus aux mortels. Cependant, là où la moisson a été déposée des fruits rougissants ne tarderont pas à se faire voir. Espère, espère toujours ! Quand l'hiver a disparu, les vertes feuilles ne naissent-elles pas soudain ? Après les mois sombres et silencieux, quand au froid a succédé la chaleur, les fruits ne sortent-ils pas de leurs enveloppes ? Le chant des oiseaux ne réjouit-il pas la forêt ? Lorsque les froides chaînes qui retenaient les fleuves captifs se sont fondues sous les baisers du soleil, les eaux ne coulent-elles pas silencieuses, entre les deux rives fleuries ? Ne va pas croire que les paroles de vie qui ont été semées ici ne laisseront après elles aucune trace, comme un songe qui fuit, comme l'oiseau qui fend l'air, comme le vaisseau qui sillonne la mer. Les ténèbres qui envelop-

pent les montagnes aux sommets altiers seront bientôt dissipées et l'aurore d'un beau jour de printemps se lèvera encore sur ta race. Bientôt dans le désert, cette immense solitude, germeront des roses qui embaumeront les airs.

LÉONIDAS DUSSAULT.

Les Ecureuils, 1896.

### CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On vient d'inaugurer à Toronto, dans le parc Queen, un monument à la gloire des militaires ontariens morts au champ d'honneur lors de la rébellion du Nord-Ouest, en 1885.

\* \*

Le 1er juillet dernier, la Confédération canadienne a eu vingt-neuf ans d'existence. Un année avant, il y a par conséquent, trente ans, Ottawa était désignée, comme la capitale de la nouvelle Confédération.

\* \*

S. G. Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, en compagnie de M. l'abbé Thérien, chapelain du Mont Saint-Louis, est parti, le jeudi soir, 9 juin, pour l'Europe, via New-York. Le vénéré métropolitain de l'Ouest s'en va faire son premier voyage *ad limin*. Il compte être de retour dans le cours du mois de septembre prochain.

\* \*

Le mercredi, 8 juillet, le ministère Tupper-Angers, défait par le vote du peuple au 23 juin dernier, a donné sa démission. L'honorable M. Laurier, chef de l'opposition a été immédiatement appelé à constituer un nouveau cabinet. Il a accepté la tâche. Ce sera le huitième ministère, depuis la Confédération et le deuxième qui ait été formé par les libéraux.

\* \*

Nous prions notre distingué collaborateur, M. Faucher de Saint Maurice, de vouloir bien agréer les sincères condoléances de MONDE ILLUSTRÉ pour le deuil dont il vient d'être éprouvé. Il vient de perdre sa femme, fille de feu le Dr Berthelot et petite-fille de M. Amable Berthelot, autrefois député et beau-père de sir L.-H. Lafontaine.

\* \*

Dans son numéro de juillet le *Monde Moderne* affirme sa résolution de ne prendre que la fleur des choses pour son original compte-rendu des Salons. Cette revue, d'ailleurs, agit de même dans tous les ordres d'idées ; tous ses sont choisis, et il n'y a jamais de remplissage. Ce numéro contient cent-cinquante gravures !

\* \*

Mgr Dionède Falconio, de l'ordre des Franciscains, vient d'être désigné par N.T.S.P le Pape pour succéder à S.E. le cardinal Satolli, en qualité de Nonce Apostolique aux Etats-Unis. Mgr Falconio, archevêque *in partibus infidelium*, est d'origine italienne, mais d'éducation américaine, ayant émigré aux Etats-Unis avec ses parents, lorsqu'il était en bas âge. On croit que cette nomination devra être bien vue du clergé dans la République voisine.

\* \*

Quelques-uns de nos confrères de la presse franco-américaine croiraient peut-être y perdre de leur mérite en donnant crédit au MONDE ILLUSTRÉ des pièces littéraires qu'ils lui empruntent. Ils peuvent réformer leur conscience ; c'est plutôt le contraire qui les compromet. Tel d'entre eux, par exemple, non-seulement ne donne pas crédit à notre journal, mais biffe même la signature de l'auteur. C'est un vol odieux. Qu'on se serve de nos dépouilles : fort bien. Mais qu'on ait au moins la décence de l'avouer, ne serait-ce que par solidarité patriotique.

Les bons comptes font les bons amis.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—L. J. Beliveau, Montréal.—Volontiers, nous acceptons de publier votre dernier envoi. Il nous fait plaisir d'apprendre que vous venez de fonder—en compagnie avec M. U. Archambault—la Librairie Ancienne et Moderne, 1617, rue Notre-Dame. Les lecteurs et lectrices du MONDE ILLUSTRÉ seront heureux de connaître où ils pourront le plus sûrement, désormais, se procurer, et dans les meilleures conditions, les livres neufs ou d'occasion, tous ouvrages tirés sur le volet, dont leur goût cultivé de la lecture pourrait leur procurer l'envie.

### M. LE Dr AD. DAGENAI

M. le Dr Adolphe Dagenais, de Montréal, est décédé le lundi 29 juin dernier, à l'âge de soixante-huit ans et un mois.

Il est mort à sa résidence de la rue Dorchester, No 361, des suites d'un cancer à la base de la langue, maladie dont il souffrait depuis de longues années.



Photo. Laprés & Lavergne

Feu le Dr Dagenais était professeur d'obstétrique à l'Université Laval, à Montréal, et médecin consultant à l'hôpital Notre-Dame. Il avait aussi été très longtemps médecin au collège de Montréal.

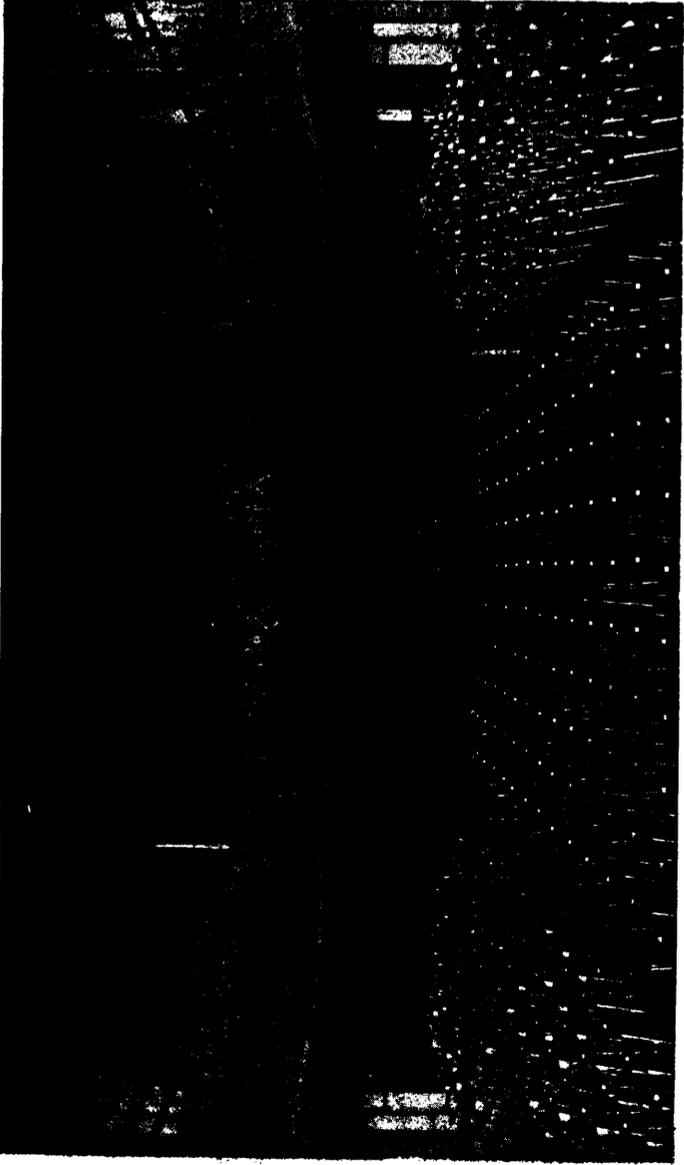
Le Dr Dagenais était universellement connu et fort estimé dans la société française de Montréal.

Ses funérailles ont attiré à l'église paroissiale Saint-Jacques un énorme concours de parents, d'amis et de confrères.

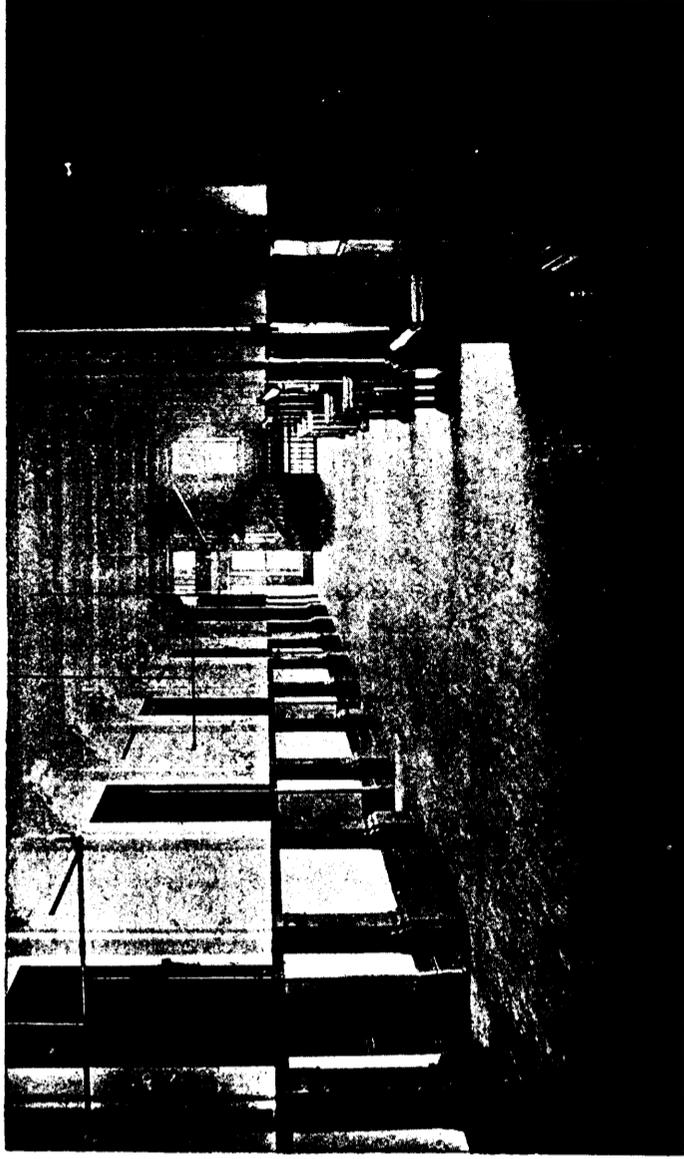
### NOS GRAVURES

Nos lecteurs remarqueront que nous nous efforçons, comme toujours, d'illustrer surtout les sujets locaux. Les principales pièces de la nouvelle et superbe bâtisse de l'Université Laval à Montréal sont intéressantes à voir et feront un joli souvenir à garder. De même, cette splendide vue panoramique sur l'Outaouais supérieur.

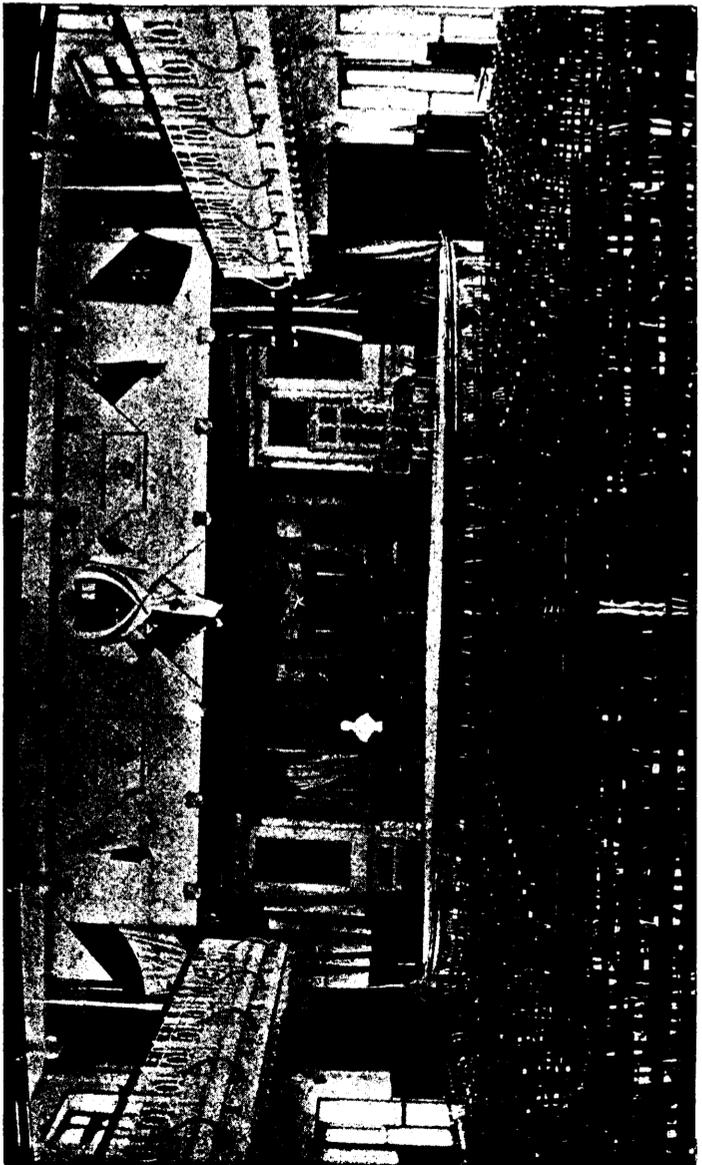
Seul, le tableau de genre que nous donnons est d'origine étrangère. Nous en empruntons le modèle à une composition allemande. Mais cette gentille scène est de partout, et combien naturelle ! Pendant que le plus vieux des bambins fait la musique, en amateur, et que l'autre, ravi, applaudit à tout rompre, la jolie fillette ramasse ses jupes, comme une grand'fille, et l'air tout aussi intéressé à suivre la cadence, elle esquisse un pas de danse. Que c'est à se tordre de rire ! L'artiste a rencontré là un superbe coup de pinceau.



SALLE DES PROMOTIONS



LE CORRIDOR DES " PAS-PERDUS "



SALLE DES PROMOTIONS : LA SCÈNE



CABINET D'HISTOLOGIE

UNIVERSITÉ LAVAL (MONTREAL).--QUELQUES VUES DES PRINCIPALES PIÈCES



BEAUX-ARTS.—UNE DÉBUTANTE



OTTAWA SUPÉRIEUR—CHUTE AU LION (CREEK ANTOINE).—Photo. B. Charron

## TOILETTES DE FILLETTES ET DE JEUNES FILLES



1. COSTUME DE FILLETTE 2. TOILETTE DE FILLETTE 3. TOILETTE D'ENFANT 4. COSTUMES POUR FILLETTE ET JEUNE FILLE 5. COSTUME DE FILLETTE

## POUR LES DAMES

(Voir gravures)

No 1. *Costume de fillette*.—Robe en lainage blanc imprimé rose. Corsage froncé sous ceinture drapée en soie rose, grand col de guipure crème. Manches ballon. Jupe paysanne froncée tout autour avec guipure et ruban dans le bas. Chapeau de paille rond garni devant par un nœud alsacien en ruban rose, double avec petite aigrette au milieu, cache-peigne de fleurs.

No 2. *Toilette de fillette*.—Robe d'alpaga beige rayée vert. Corsage-blouse avec pli rond orné de boutons. Manches ballon avec nœuds semblables dessus ; grand col de mousseline de soie avec bouillonné tout autour. Jupe plissée. Chapeau rond en paille beige, orné de marguerites et d'aigrettes formées par de grandes coques de mousseline de soie.

No 3. *Toilette d'enfant*.—Blouse flottante en serge crème, à grands revers ornés de velours noir. Plastron semblable avec ancre brodée sur la poitrine, cravate Collin en soie. Manches demi-collantes brodées d'ancres. Jupe courte plissée tout autour, petits velours dans le bas. Bas noirs et souliers à barrettes. Grand chapeau marin en paille très enlevée.

No 4. *Costumes pour fillette et jeune fille*.—(a) *Costume de fillette de 3 ans*.—Toilette en alpaga paille imprimé rouge. Corsage-blouse, drapé, chemisette de guipure, col-revers en alpaga uni, gros nœud sur la poitrine. Manches ballon courtes. Jupe courte plissée derrière, bas noirs, souliers à barrettes. Chapeau rond en paille crème orné devant par un gros nœud de ruban rouge dont les coques forment aigrette.

(b) *Costume de jeune fille de 14 ans*.—Toilette en serge bleu-marine. Jaquette droite, plissée sur les côtés, avec épaulettes de cuir blanc boutonnées, patte semblable devant. Col revers en cuir blanc encadrant une chemise de toile à col rabattu sur cravate de soie bleu marine. Manches gigot, à parements de cuir blanc. Jupe à godets courte et très évasée du bas. Chapeau canotier en paille grise avec jarretière de ruban bleu marine et plumes couteau sur le côté.

No 5. *Costume de fillette*.—Rose-blouse en mousseline de laine bise à impressions jaunes. Corsage avec grand pli rond et boutons sur le devant. Manches flottantes à parements de lingerie, col de lingerie avec petit volant. Jupe ronde plissée sous ceinture de cuir. Grand chapeau de paille bise très enlevé sur le front. Bas noirs, souliers à barrette.

Il n'en est pas des opinions comme des vêtements, plus on en change et plus on semble malpropre.

## LE CHOLÉRA EN ÉGYPTÉ

(Voir gravure)

Après avoir fait son apparition à Damiette, puis à Alexandrie, il y a plusieurs mois, le choléra a, on le sait, gagné le Caire. Le dimanche matin, 31 mai, le service sanitaire fut informé qu'un cas venait de se déclarer à l'Université d'El-Azhar. Un médecin, accompagné de quelques agents, s'y rendit aussitôt avec une voiture d'ambulance, et le malade fut transporté à l'hôpital, où il mourut dans la soirée du même jour. Un second cas s'étant produit le lendemain, le service voulut prendre, en conformité des règlements, les mêmes mesures que la veille ; mais, cette fois, les élèves de la section syrienne s'opposèrent formellement à l'enlèvement du cholérique, disant que le premier malade avait été empoisonné en arrivant à l'hôpital. Après avoir vainement essayé de la persuasion, le médecin et ses aides se décidèrent à pénétrer de vive force dans la mosquée ; mais ils rencontrèrent une vive résistance.

Prévenu immédiatement de ce qui se passait, le gouverneur du Caire, Maher Pacha, accompagné du major Mansfield, commandant en second de la police, et suivi de toutes les forces disponibles de la Grande Zaptieh, se porta en personne vers El-Azhar et obtint, non sans peine, l'ouverture des portes derrière lesquelles les étudiants s'étaient barricadés ; mais à peine avait-il franchi le seuil qu'il fut grièvement insulté et frappé. Les rebelles, exaspérés, proféraient des menaces de mort et lançaient contre les assiégés des pierres ramassées dans les matériaux d'une mosquée intérieure en reconstruction. Il fallut, pour les réduire, envoyer chercher des renforts et commander aux hommes de la police, dont plusieurs avaient été grièvement blessés, de faire usage de leurs armes.

El-Azhar, théâtre de l'émeute du 1er mai, est une vaste agglomération ayant à la fois le caractère d'une institution consacrée à l'enseignement de la théologie et du droit musulman, d'un lieu de prière et d'un asile pour les pauvres. Elle contient 15,000 étudiants venus de tous les points de l'Islam et divisés par quartiers, suivant leur nationalité. Ceux de la section syrienne, au nombre de deux cent cinquante, se seraient seuls révoltés et la rébellion, nous affirme un témoin oculaire, aurait eu pour cause déterminante moins un accès de fanatisme musulman, comme on l'a prétendu, que la panique produite par le choléra et qui, aggravée des préjugés de l'ignorance, a plus d'une fois, même en Europe, donné lieu à d'absurdes légendes et provoqué des scènes de violence.

Les tambours-majors sont généralement philosophes, Ils prennent les choses de haut...

## CONSEILS PRATIQUES

*Contre le mal de mer*.—Contre le mal de mer, essayer de boire abondamment de l'eau de mer même. Eviter le mouvement, et surtout ne jamais regarder la vague. Fixer le regard au loin sur la ligne de l'horizon.

*Pour argenter l'ivoire*.—Faites tremper les objets en ivoire dans une solution faible de nitrate d'argent jusqu'à ce qu'ils aient pris une couleur jaune sombre ; lavez-les ensuite à l'eau pure et exposez-les au soleil. Au bout de trois heures, l'ivoire a pris une teinte noire, frottez doucement avec une peau et vous obtiendrez un bel éclat argenté, très agréable à l'œil. Avec de l'adresse, on peut tirer de cette pratique de très jolis effets.

## NOUVELLES A LA MAIN

Entre maris :

—Oui, mon cher ami, j'ai été trois fois fiancé et j'ai été trois fois malheureux.

—Comment cela ?

—La première n'a pas voulu de moi, la seconde est morte au moment juste où nous allions nous marier, et la troisième... c'est ma femme.

\*\*

Mondanités.

—Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Mme Duboulevard ?

—Très longtemps.

—Vous êtes fâchées ?

—Non. J'irais bien mettre ma carte chez elle ; mais comme elle ne sort presque plus, on risque toujours de la rencontrer.

\*\*

Machinose, qui d'ailleurs jouit d'une bonne santé, a une confiance très modérée dans la Faculté de médecine. L'un de ses amis lui présentait un monsieur :

—Le docteur Zède...

Machinose esquissa une grimace, moitié figue, moitié raisin. L'ami continua :

—Oh ! mais rassure-toi, le docteur Zède n'exerce pas...

Et Machinose, aussitôt rasséréiné, se s'écrier :

—Tant mieux. Un médecin qui n'exerce pas n'est pas dangereux. C'est un revolver qui n'est pas chargé.

Les *Lettres d'un étudiant*, quelle désopilante lecture ! Comme elles font passer agréablement les heures où l'on s'ennuie d'ordinaire. C'est à lire à la campagne comme à la ville. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

# EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Elle se tut.

Mais elle sentait si bien que, depuis quelques heures, sa vie était jetée en pleine tourmente, en plein infini, en plein inconnu, qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même, dans l'impuissance complète de se reprendre et de se diriger, qu'elle en ressentait une terreur superstitieuse comme doivent en éprouver les adeptes du spiritisme lorsqu'ils se croient en communication avec les esprits évoqués.

— Comme vous devez le maudire, ce Bastien ?

— Hélas ! madame, tout ce passé est si loin de moi qu'il me semble qu'il s'agit d'un autre lorsque j'y pense... Mon père n'était qu'un enfant, alors... Le malheur des ancêtres n'atteint pas toujours les petits-fils...

— Vous n'avez jamais recherché si ce Bastien avait quelque enfant ?

— A quoi bon ?

— Pour venger sur lui le meurtre de votre grand-père...

Il secoua la tête.

— Cela, madame, est une bien triste histoire où Bastien ne fut pas seul coupable... Je n'y pense jamais... Les meurtriers ont été punis... C'est un passé mort... Si Bastien a laissé de la famille, est-elle responsable ? Dans la même famille, un membre est gangrené, les autres ont des vertus. Ce passé est mort, je le répète.

Ces paroles la ranimèrent.

— Monsieur, fit-elle, je vous ai dit tout à l'heure que je n'étais pas coupable. L'homme qui est là possède un secret qui touche à l'honneur de la famille à laquelle j'appartiens. Il a voulu abuser de ce secret, qu'il est seul à connaître...

— Cela était grave ?

— Ah ! monsieur, qu'il me suffise de vous dire que si ce secret était jamais révélé à mon mari, à son père, à ma fille, je n'aurais plus qu'à mourir...

Et se redressant :

— Mais sachez avant tout que cela ne touche en rien à mon honneur particulier... que cela est pour ainsi dire en dehors de moi... que je n'aurais rien pu empêcher.

— Je vous crois, madame...

— Cet homme, possesseur de ce secret, a voulu me le vendre.

— Le misérable !

— Plus misérable que vous ne le pensez... car, ce qu'il exigeait, ce n'était point de l'argent... alors que, pourtant, je lui offrais ma fortune tout entière !...

— Et quoi donc alors ?

— Il voulait entrer dans notre famille...

— Lui ! fit le jeune homme, avec un cri... Lui ?...

Et après un silence :

— Achevez, je n'ose comprendre !

Si, monsieur, vous comprenez, au contraire... Il voulait m'obliger à lui donner Bérengère pour femme...

— Bérengère ! !

— Votre amie d'enfance, monsieur Jourdan, Bérengère ! Et si je refusais, il me menaçait de révéler devant ma famille, une famille de magistrats, le terrible secret dont un crime l'avait rendu possesseur...

— Bérengère ! Cet homme eût épousé Bérengère !

— Oh ! je ne l'aurais jamais voulu, vous pensez bien... Alors, monsieur Jourdan, tout à l'heure, devant ses menaces, prise de colère et de folie, ne sachant plus ce que je faisais, je me suis précipitée sur lui pour le chasser... Et il a eu peur en sentant mes mains autour de sa gorge... Il a tiré de sa poche un revolver... Je lui ai saisi le bras... Il a perdu l'équilibre... Il est tombé, m'entraînant et un coup est parti un seul, qui l'a tué... Est-ce lui qui a tiré ? Est-ce moi ?... Je l'ignore... Ce que je sais, c'est que je ne réfléchissais pas... Je ne voulais pas le tuer, certes... Non, non, ajouta-t-elle, ce n'est pas moi !... Je ne voulais pas, je ne suis pas coupable.

— Je vous crois, madame, répétait Pierre à cette mère désolée.

— Vous voyez, monsieur, où j'en suis, maintenant... Cet homme est mort, chez moi, de mort violente... Je suis seule au château... Tout m'accuse... n'est-ce pas ? Tout m'accuse ? disait-

elle, comme si elle avait voulu recevoir la certitude, au moins l'espérance du contraire ?

— Tout vous accuse, dit-il simplement.

— Et pour tout le monde je serais coupable ?

— Pour tout le monde !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, au comble du désespoir...

Vous me sauvez, monsieur Jourdan...

— Je ferai mon possible pour cela, madame.

— Oh ! alors, rien n'est perdu, je puis espérer encore...

— Personne n'a vu entrer cet homme ?

— Personne. Du moins je le crois.

— Les domestiques du château ?

— Absents.

— Le cocher ? Le jardinier ? La femme ? Les enfants ?

— Absents... Revenus tout à l'heure... Il n'y a qu'un instant.

— Connaissez-vous vos relations avec cet homme ?

— On ne les connaissait pas...

— Personne non plus ?...

— Si, un seul homme...

— Qui ?

— Me Chavarot.

— Le notaire de Paris ?

— Oui.

— Bien. Espérons que rien ne viendra vous perdre...

— Qu'allez-vous faire ?

— Enlever d'ici ce corps... Le porter le plus loin possible...

— C'est cela ! Ah ! que je ne le voie plus... jamais...

— On le trouvera... demain... après-demain... peut-être.

On ouvrira une enquête... mais vous ne serez pas soupçonnée, c'est probable...

— Oh ! monsieur, vous me sauvez la vie... plus que cela, monsieur Jourdan, vous sauvez Bérengère...

Il eut un mélancolique sourire.

C'était bien à elle qu'il pensait, en effet, en se dévouant ainsi...

à elle seule !

Mais l'heure pressait.

La malheureuse ne reprendrait un peu de calme que lorsqu'elle serait loin de ce cadavre.

— Il faut user d'extrêmes précautions, dit-il.

— Je vous obéirai en tout, monsieur.

— Et d'abord, veuillez éteindre cette bougie, afin que le jardinier, s'il fait sa tournée de surveillance, puisse croire que vous êtes couchée.

Elle l'éteignit.

— Maintenant, il faudrait que vous descendiez dans le jardin. D'en bas vous me feriez signe que tout est libre... après vous être assurée soigneusement qu'il n'y a personne.

Passivement, sans volonté, elle descendit.

La nuit continuait d'être calme, avec un ciel parsemé de nuages blancs.

Elle parcourut les pelouses, le jardin, alla même jusqu'au parc, y entra, puis revint.

D'en bas elle aperçut Jourdan à la fenêtre.

— Vous pouvez venir, dit-elle très bas et d'une voix tremblante. Jourdan était très robuste.

Du reste, le viveur, flaque et vide, ne pesait pas lourd. Jourdan le souleva par les bras, debout... puis le prit par les reins et sans efforts, sans secousse, le chargea sur son épaule où l'homme resta plié les jambes ballantes d'un côté, la tête et les bras de l'autre.

Ce fut ainsi, avec ce sinistre fardeau, qu'il traversa le jardin et atteignit le parc.

Il marcha longtemps, dans celui-ci, évitant les allées, de peur d'une rencontre, suivi par Mme d'Hautefort qui se taisait, épouvantée plus que jamais par cette terrible promenade.

Dans des broussailles, Jourdan laissa tomber le corps, non loin de la route d'Orléans qui coupait le parc de part en part.

Et se tournant vers Clotilde :

— Si personne ne nous a vus, dit-il, vous êtes sauvée, madame...

Elle lui prit les mains, les embrassa passionnément ;

— Ah ! monsieur, monsieur, que puis-je faire pour vous ?

— Rien, madame !...

— Comment vous prouver ma reconnaissance...

— En aucune façon, madame.

— Parlez, monsieur, demandez-moi ce que vous voulez...

— Je ne veux rien, madame, rien...

— Ainsi, monsieur, votre dévouement, il me sera impossible de vous en récompenser ?...

— Impossible, oui, madame...

— Est-ce donc à votre amitié pour moi seulement qu'il faut l'attribuer...

Il hésita, puis tout à coup s'enfuit précipitamment.

Et Clotilde crut l'entendre qui murmurait :

— Pour Bérengère ! pour Bérengère !!

Elle revint au château, remonta au salon, ralluma la bougie.

Elle avait besoin de faire disparaître les traces du meurtre.

Heureusement, le sang n'avait pas beaucoup coulé.

Elle versa de l'eau qu'elle alla chercher dans son cabinet de toilette, épongea le sang, le cœur soulevé, retroussant ses manches pour ne point salir sa robe, et le linge rouge ainsi que le revolver, elle alla les jeter pendant la nuit dans le Loiret.

Et, en ces précautions lugubres, en ces tristes allées et venues, que de transes, que d'épouvantes, au moindre souffle du vent en haut dans les arbres, au moindre bruissement d'un insecte parmi les herbes, au moindre battement d'ailes d'un oiseau tiré de son sommeil par le passage de la pauvre femme.

Elle se rappelait toutes les histoires sanglantes de crimes ainsi accomplis et cachés de la même façon... Les journaux en étaient pleins... Les romans ne vivaient que de ces détails... Les tribunaux dévoilaient ces secrets au grand public... Et s'il n'y avait eu ni les journaux, ni les romans, ni les tribunaux, est-ce qu'elle n'aurait pas souvent entendu ces tragiques récits de la bouche même de Daniel, mieux placé que tout autre pour écouter, observer et raconter !

Et bien qu'elle ne fût pas coupable, elle se comparait à ces héros des cours d'assises, à ces réputations des bagnes, à ces amants de l'échafaud !

Et dans l'exaspération de sa nervosité, après tant d'émotions, elle se disait que ce qu'elle avait fait, si on venait à le découvrir, donnerait lieu à un procès sans doute également célèbre, non moins célèbre, que les causes les plus tragiques des annales de la justice !...

Elle rentra dans sa chambre, se déshabilla et se coucha.

Elle était si fatiguée qu'en dépit de ses craintes, elle s'endormit d'un lourd sommeil empli de cauchemars.

## X

Elle ne se réveilla que le lendemain matin.

Déjà il faisait grand jour.

Elle regarda sa montre.

Huit heures !

Que faisait-elle donc dans cette chambre ? Pourquoi avait-elle passé la nuit à Vilvaudran ?

Elle se souvint, se dressa sur son lit, effarée... .

Et elle murmurait :

— J'ai tué ! J'ai tué !

Non, elle ne l'avait pas rêvé. Lafistole était mort.

Qu'allait-il advenir de tout cela ?

Elle n'eut pas le loisir d'y songer, ce matin-là, bien longtemps.

On frappa à la porte.

— Entrez !

C'était la femme du jardinier.

— Madame désire-t-elle que je lui prépare du chocolat ?

— Merci.

— Madame a passé une bonne nuit ?

— Très bonne.

— Madame ne désire rien ?

— Rien. Je m'habillerai seule.

— Le cocher est arrivé d'Orléans, il y a un quart d'heure.

— Dans une demi-heure, je partirai... .

La femme de chambre allait et venait dans la chambre, ne s'en allant pas, regardant parfois Clotilde à la dérobée, comme si elle avait eu quelque chose à lui dire.

Clotilde remarquait son manège.

Et elle avait peur.

La femme se décide enfin à parler.

— Madame ne sait rien ?

— Quoi donc ?

— Madame n'a rien entendu cette nuit ?

— J'ai dormi. Qu'aurais-je pu entendre ?

Et son cœur se serrait d'angoisse. Que voulait dire cette femme ?

Quelle allusion ? Avait-elle vu quelque chose ? Soupçonnait-elle ?

— Un crime, madame, un crime dans les environs... .

— Un crime ! dit-elle d'une voix altérée. Où cela ?... .

— Le père Vibret, le garde de Vilvaudran, a trouvé un cadavre près de la route d'Orléans en faisant une tournée de nuit... . Il a averti tout de suite la justice.

— Un suicide peut-être ?

— L'homme a le crâne troué d'un coup de revolver, et l'on n'a pas retrouvé d'arme à côté de lui : ce n'est donc pas un suicide.

Elle demanda, plus tremblante encore :

— On l'a reconnu ?

— Non, madame, il a été vu par plusieurs personnes... . Il paraît qu'aucune n'a pu dire son nom... .

La femme ne se serait pas fait longtemps prier pour parler encore, mais madame d'Hautefort restant silencieuse, elle sortit.

Une demi-heure après, Clotilde montait en voiture.

Elle pensait à tout ce qu'on venait de lui dire.

— Déjà, murmurait-elle, déjà retrouvé !

Rue du Châtelet, à Orléans, elle se croisa dans la cour, au moment où elle descendait de voiture, avec son mari, qui se rendait au palais.

Il s'informa d'elle, tendrement, lui voyant les traits tirés.

Elle le rassura.

Il la quitta presque aussitôt.

— Je cours au palais : je viens d'être averti qu'un assassinat a été commis dans les environs... .

Tout à coup, s'arrêtant, et après réflexion :

— Au fait, le cadavre a été retrouvé dans le parc de Vilvaudran, par notre garde. Tu dois en être informée... .

— C'est vrai, dit-elle, mourante.

— Tu le savais ?

— Oui... . la femme du jardinier m'a appris cela ce matin.

— Tu ne me disais pas.

— Oh ! je te l'aurais dit... .

Daniel se tourna vers le cocher.

— Vous ne détellerez pas, dit-il ; il se peut que j'aie besoin de me rendre à Vilvaudran pour ce crime.

— Toi ? dit-elle avec un cri, toi ?

— Mais oui. Est-ce que cela t'étonne ?... . Ne suis-je pas juge d'instruction ? Cette enquête me regarde... .

— C'est vrai !

Et elle monta le perron de l'hôtel, chancelante.

— Vous me conduirez au palais, dit Daniel au cocher.

De sa fenêtre au rideau légèrement soulevé, Clotilde voyait la voiture disparaître au bout de la rue.

— Ainsi, disait-elle, c'est lui qui va rechercher le meurtrier de cet homme... . C'est lui qui, parce que c'est son devoir, voudra livrer ce meurtrier à la justice, pénétrer le mystère de cette mort... . et le meurtrier, c'est moi, la femme de ce juge !... . Protégez-moi, mon Dieu !

Daniel venait d'entrer dans son bureau, au palais.

Déjà se trouvait sur sa table de travail le rapport du commissaire de police, averti par le père Vibret.

Daniel lut ce rapport.

Il arrivait aux dernières lignes, lorsque son greffier l'avertit que Vibret attendait, dans le couloir, pour lui faire sa déposition avec d'autres gardes de Vilvaudran.

— Faites entrer Vibret, dit Daniel.

Le vieux garde entra en souriant, défit poliment sa cape et attendit.

De taille moyenne, maigre, portant cinquante ans alors qu'il avait passé la soixantaine, Vibret avait une physionomie fine, intelligente, pleine de bonhomie et de malice dans laquelle pétillaient des yeux bleus percés en trous de vrille. Une petite moustache et une barbe blanche donnaient à cette physionomie une allure militaire.

Daniel lui tendit la main.

— Bonjour, Vibret... .

— Bonjour, monsieur Daniel.

Le père Vibret était un vieux serviteur de la famille d'Hautefort. Il avait vu naître Daniel. C'est lui qui avait appris au gamin à pêcher dans les eaux transparentes du Loiret ; c'est lui qui avait fait tirer à l'enfant devenu jeune homme ses premiers coups de fusil ; jamais Daniel n'avait chassé à Vilvaudran sans que Vibret portât son carnier, fier des coups d'adresse de son maître, comme si le tireur eût été lui-même, et prêt à excuser les maladresses, ce qu'il faisait, du reste, de la façon la plus pittoresque, avec des expressions bien à lui.

Quand Daniel manquait un perdreau, ce perdreau avait toujours la cuisse cassée. D'un faisan manqué, il disait :

— Oh ! M. Daniel, je le mangerai !... .

Et d'un lièvre qui n'avait laissé au coup qu'un bouquet de poils :

— Oh ! M. Daniel, je l'aurais vendu !... .

Daniel avait pour le vieux bonhomme une affection très vive.

Ne lui rappelait-il pas son enfance, avec ses plaisirs ingénus ?

— Asseyez-vous, Vibret.

— Ce n'est pas de refus, M. Daniel, j'ai passé une nuit blanche, et dame, les jambes sont encore bonnes, mais pourtant... .

Et tout à coup le garde oubliant, en se trouvant devant son maître, pourquoi il était là, ne se souvenant plus qu'il avait affaire au juge d'instruction et non au châtelain de Vilvaudran, tout à coup le garde partit en minutieux détails sur la situation de son gibier et ses provisions de chasse de la saison prochaine.

— Ah ! cette fois-ci, M. Daniel, nous aurons du gibier, ce sera pour de bon. Je connais déjà treize compagnies de perdreaux écloses dans les moissons du Boulay, sept dans la ferme de la Musse, neuf à la Fauconnière, et ce n'est pas tout, vous le pensez bien : Et les faisan-

Leaux sont gros comme de bons poulets, et du lièvre, M. Daniel... Le matin, à la rosée, dans les allées du parc... je....

Il aurait continué longtemps si Daniel, en souriant, ne l'avait interrompu :

—Vilbret, ce n'est pas tout à fait pour parler chasse et gibier que vous êtes venu me voir ce matin....

Le vieux garde se mit à rire.

—C'est vrai. Il s'agit de tout autre chose.

Et tout à coup, devenant très sérieux :

—Une assez vilaine histoire que cette trouvaille, dit-il.

—Racontez-moi donc ce qui s'est passé.

—Vous savez, M. Daniel, qu'il y a de la lune tous ces jours-ci. On voit clair dans la nuit comme en plein jour. Par ces nuits-là, il n'est pas difficile de décrocher un coq branché ou de tuer un lièvre qui sort.

Je m'étais dit que je ferais une tournée de nuit, et, comme d'habitude, j'avais fait signe aux deux autres gardes, Blaise et Mathurin, de venir me rejoindre dans les brémilles du pâtis de l'Abîme vers neuf heures ou dix heures du soir. On n'est jamais trop de deux et même de trois pour une tournée de nuit sérieuse.

Vers huit heures, j'avais mangé un morceau....

La vieille m'avait rempli ma petite gourde de la bonne eau-de-vie que je tiens de M. Daniel....

Je pris mon revolver.... J'accrochai Tictac, mon chien de nuit, et je partis pour le pâtis de l'Abîme....

Et ouvrant une parenthèse, en s'adressant aussi bien à Daniel qu'au greffier qui écrivait sa déposition.

—Si je vous donne tous ces menus détails, dit-il, c'est que je n'ignore pas que souvent, dans les choses les plus insignifiantes en apparence, la justice trouve souvent quelque preuve.

—Vous avez raison, Vilbret, continuez.

—Je reprends donc....

—Quelle heure était-il lorsque vous êtes arrivé à l'Abîme ?

—De la Garderie jusque-là, il faut une demi-heure. J'étais parti à neuf heures moins un quart.

—Bien.

Blaise et Mathurin me rejoignirent au bout de cinq minutes. Ce sont deux garçons zélés. Dans un an ou deux, quand ils sauront bien piéger les fausses bêtes, ça fera deux gardes solides au poste....

Je leur distribuai la besogne.... Nous ne nous séparons pas beaucoup.... cependant Blaise et Mathurin vont ensemble.

Moi, je me contente de Tictac. Il en vaut quatre à lui tout seul, ce chien-là. Il vous roule un braconnier d'un coup de dents, que c'est un vrai spectacle qu'on payerait cher pour le voir.

Enfin, je passe sur la première partie de ma promenade pour arriver à celle qui vous intéresse....

Il était dix heures à peu près.... et même le vent venait d'Orléans, car j'avais entendu sonner l'heure à l'horloge de Vilvaudran.

Tout à coup, en traversant la route, Tictac grogne....

Je ne sais ce que ça veut dire....

Quand Tictac grogne, c'est qu'il y a un homme aux environs.

Je le fais taire....

Mais au lieu de traverser la route, je rentre sous bois, et je me mets à longer doucement, sous le couvert, le sentier d'assommoir qui coupe les broussailles, latéralement à la route....

De temps en temps, Tictac grognait.

Un coup de pied le faisait taire.

Mais enfin, il arriva un moment où je fus obligé de lui serrer la gueule dans ma main, il ne m'écoutait plus.

Alors, comme je devais brûler.... je m'arrêtai.

Vous savez, monsieur Daniel, que les sentiers pour les pièges d'assommoirs sont tracés de façon à côtoyer les chemins, mais parfois s'écartent sous le fourré pour aller chercher quelques broussailles, retraite ordinaire des bêtes puantes.... Je me trouvais à un coude de la sente, à deux mètres de la route, qu'inondaient les rayons de la lune. C'est vous dire que moi je n'étais pas vu, mais que, au contraire, je voyais comme en plein midi tout ce qui se passait sur la route....

Voici ce que j'ai vu....

Dans les broussailles, un homme était étendu, sur le dos.

Il paraissait dormir.

Près de lui, un autre homme, baissé, semblait le fouiller.

Le fouillait-il ? Je l'ignore. Peut-être, après tout, voulait-il s'assurer seulement si l'homme dormait ou s'il était malade.... Comme il me tournait le dos, à ce moment, je ne pouvais pas distinguer très bien....

Il se releva, se tourna à gauche, à droite, sans doute pour regarder au plus loin s'il ne verrait personne, puis partit à grands pas dans la direction d'Orléans.

—Vous ne l'avez pas reconnu ?....

—Je vous ai expliqué, monsieur Daniel, comment j'étais placé... Je n'ai vu que de dos....

—Vous savez du moins comment il était habillé ?

—Assurément. Un complet gris avec un chapeau de paille à

larges bords. Il est grand, maigre et il m'a bien semblé qu'il avait les cheveux gris.

—Vous le reconnaîtriez ?

—Oui, si on le repiaçait par une nuit pareille dans les mêmes conditions.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas accosté ?

—J'ai eu tort peut-être, monsieur Daniel ; mais j'étais si surpris de la rencontre que lorsque j'y ai pensé il était trop tard, l'homme avait disparu.

—Ensuite ?

—J'ai attaché Tictac à un arbre avec sa laisse, et je me suis dirigé vers les broussailles où gisait le cadavre.... Il ne remuait plus. Et fraîchement tué, j'en répons, car il n'était pas encore refroidi....

J'étais assez embarrassé, là devant, et je ne savais que faire, quand j'entendis sous bois Blaise et Mathurin qui se rapprochaient.

Je les appelai. Ils accoururent.

Ils étaient déjà au courant.

—Comment cela ?

—Ils venaient de reconstruire, en traversant la route, à un kilomètre de l'endroit où je me trouvais, M. de Séverac qui s'en retournait à pied à Orléans. Il était allé dans l'après-midi visiter des bois qu'il va faire couper l'hiver prochain. C'est ce que Blaise a raconté. Et M. de Séverac leur avait dit :

—Voyez donc au carrefour de la Croix-Saint-Jacques, il y a un ivrogne dans les broussailles....

Alors ils étaient venus.

—Mais, fit Daniel, l'homme que vous avez vu penché sur le cadavre, ne serait-ce pas M. de Séverac lui-même ?

—Possible, monsieur Daniel.

—Cette idée a dû vous venir ?

—Oui, elle m'est venue.

—Vous avez même dû demander à Mathurin et à Blaise comment M. de Séverac était habillé, afin de vous assurer si M. de Séverac et l'homme aperçu étaient une seule et unique personne ?

—C'est encore vrai, dit Vilbret avec une nuance d'embarras, je leur ai demandé ce détail.

—Pourquoi me le cachez-vous ?

—Cela ne pouvait, à mon sens, avoir intérêt pour la justice. M. de Séverac ne peut être accusé.

—M. de Séverac, en effet, est hors de cause ; néanmoins la justice doit tout savoir. Qu'ont répondu les deux gardes ?

—C'est bien M. de Séverac que j'avais vu.

—Qu'avez-vous fait ensuite ?

—J'ai envoyé Blaise et Mathurin à Orléans, Blaise chez le commissaire de police, Mathurin chez vous.

—Et vous ?

—Je suis allé chercher une couverture chez le jardinier du château, qui m'a appris, ce que j'ignorais, que madame passait la nuit à Vilvaudran, et je suis revenu monter la garde auprès du corps. J'ai jeté la couverture par-dessus, afin que de la route on ne pût le voir. C'est le commissaire de police qui m'a relevé de ma faction. Et me voilà....

—C'est bien, Vilbret. Vous pouvez vous retirer.

—Je vais rentrer à Vilvaudran. M. Daniel n'a plus besoin de moi.

—J'irai dans quelques minutes au château. Attendez-moi dans le couloir. Vous m'accompagnerez.

—A vos ordres, monsieur Daniel.

Blaise et Mathurin, aussitôt entendus pas le juge d'instruction, ne firent que confirmer ce qu'il savait.

Ils racontèrent que c'était par M. de Séverac qu'ils avaient été renseignés.

Daniel les renvoya quand ils eurent signé leur déposition.

Le cocher attendait devant le palais.

Vilbret grimpa auprès de lui sur le siège, pendant que Daniel montait à l'intérieur, avec un médecin, le docteur Gacogne, qu'il avait envoyé chercher.

Une demi-heure après, le juge était au carrefour de la Croix-Saint-Jacques.

Le commissaire de police s'y trouvait.

Le bruit qu'un assassinat avait été commis dans le parc du château s'était rapidement répandu aux environs.

Des paysans avaient quitté leurs travaux pour venir sur la route ; mais le commissaire de police, avant de partir d'Orléans, avait requis deux gendarmes qui éloignaient les curieux en les tenant à distance.

Daniel d'Hautefort et le Dr Gacogne descendirent de voiture et s'approchèrent du commissaire de police.

Après quelques rapides paroles échangées, Daniel s'approcha du cadavre. Le commissaire retira la couverture.

Lafistole était étendu au milieu des broussailles qui avaient plié sous son poids, le ventre en l'air, les bras de-ci, de-là, une jambe sous le corps indiquant, par le fait du hasard, le mouvement que ferait un homme pour se relever.

C'est ainsi qu'il était tombé de l'épaule de Jourdan.

Et ce fut la première remarque faite par Daniel.

—Comment se trouve-t-il dans ce fourré d'épines ?

Dans le fossé de la route, ni sur les accotements herbeux très soignés et qui ressemblaient presque à des pelouses, on ne distinguait aucune trace de piétinements.

Il n'y avait pas eu de lutte. Cela était évident.

Il y avait eu surprise, guet-apens ; le dénouement était arrivé à l'improviste.

Le Dr Gacogne était penché sur Lafistole.

—Il n'a pas saigné beaucoup, dit-il. . . . à peine quelques gouttes sur les épines. . . . c'est assez singulier. . . . Cependant la blessure est effroyable ; le crâne est défoncé, la cervelle à jour ; la peau brûlée autour de la blessure, brûlée par la poudre, dont on voit la marque des grains noirs, pour ainsi dire incrustés dans chaque brûlure.

—L'homme aurait été tiré à bout pourtant ? . . .

—Certes. . . . Cela ne peut faire de doute. . . .

—Et la balle ?

—Elle s'est logée dans la cervelle. Il sera facile de l'en extraire.

Daniel prit quelques notes sur la position du cadavre et, tout en écrivant, la même réflexion lui venait :

—Comment se trouve-t-il là ? On dirait qu'il y a été apporté.

Le docteur, pendant ce temps-là, se livrait à un rapide examen du corps. Il remarqua que le col de la chemise avait été froissé et déchiré ; il en était de même de la cravate.

Ces détails semblaient prouver que la victime s'était débattue, avait essayé de se défendre.

Les vêtements étaient en désordre ; une des bretelles cassée, le pantalon arraché à l'endroit du bouton.

Sur le corps, aucune éraflure ; pas d'autre blessure que celle du crâne.

Telles furent ses premières observations et il allait en faire part à Daniel lorsqu'on le vit tout à coup se pencher sur Lafistole, mettre la main sur le cœur, témoignant la plus vive surprise.

D'un signe il appela Vilbret.

—Votre couteau ! demanda-t-il.

Le garde tira son couteau, en ouvrit la large lame brillante et le présenta au médecin.

Gacogne essuya soigneusement la lame et la passa doucement devant les lèvres entr'ouvertes de Lafistole.

Quand il retira le couteau, la lame en était légèrement ternie.

—Mais cet homme n'est pas mort ! exclama-t-il.

Daniel accourut.

—Que dites-vous ?

—Je dis que cet homme est en syncope, mais qu'il n'est pas mort. Il n'en vaut guère mieux, car s'il en revient avec un pareil trou, c'est qu'il aura l'âme chevillée au corps.

—Faites-le vite transporter à Vilvaudran ; vous lui donnerez là les premiers soins et Vilbret ira au village requérir une voiture qui vous permettra de faire conduire le blessé à l'hôpital d'Orléans.

Des paysans firent un brancard, placèrent Lafistole dessus avec mille précautions et le transportèrent au château.

Tout près des broussailles où tout à l'heure le corps était pour ainsi dire enterré, Daniel ramassa un portefeuille dont le cuir noir usé indiquait un long usage.

Il l'ouvrit.

Il était plein de notes, de chiffres, de quelques papiers sans importance, le tout appartenant à Séverac.

—Cela n'a rien d'étonnant, réfléchit le juge, puisque Séverac s'est arrêté cette nuit devant cet homme. . . . Il s'est baissé, et dans ce mouvement son portefeuille est tombé. . . . Je le lui rendrai moi-même. . . . Il ne doit pas s'inquiéter de cette perte, s'il s'en est aperçu, car le portefeuille ne contient pas de valeurs. . . .

Pour s'en assurer, il feuilletait, machinalement, et il lui tomba sous les yeux des lettres adressées à Séverac et signées d'un nom : Lafistole, qu'on avait déjà sans doute prononcé devant lui, car il paraissait au juge que ce nom ne lui était pas complètement inconnu.

—Je suis bien indiscret, murmura-t-il !

Il ferma le portefeuille et le mit dans sa poche.

En se rendant au château, accompagné du père Vilbret, il longea les taillis du parc, les coupes de l'année précédente, qu'avait suivies Jourdan, pendant la nuit, lorsqu'il faisait son sinistre trajet.

Dans l'allée, point de traces de pas suspects.

Le père Vilbret avait des yeux excellents, habitués à ne rien laisser passer des plus petites choses d'autour de lui.

Rusé comme un sauvage, habitué, du reste, dès sa jeunesse, à une guerre constante contre les braconniers, une branche cassée, une empreinte imprimée dans le sable, éveillaient son attention. Il marchait toujours la tête courbée, plus intéressé par ce qui se passait sur la terre que par ce qui volait au-dessus de sa tête.

Ils s'en revenaient silencieusement quand Vilbret s'arrêta, fit deux ou trois pas dans une taille et se baissa.

—Il est passé là un homme la nuit dernière, dit-il.

—Sans doute Blaise ou Mathurin.

—Sauf votre respect, monsieur Daniel, et sans vouloir vous démentir, Blaise et Mathurin ont les pieds plus larges.

Au lieu de rejoindre son maître dans l'allée où Daniel s'éloignait, le vieux garde continua son chemin.

—Une goutte de sang ! disait le bonhomme.

Le juge tressaillit, rejoignit Vilbret.

—Vous avez vu du sang ?

—Tenez, monsieur Daniel, regardez vous-même.

Daniel se baissa.

—En effet ! dit-il.

Une goutte de sang s'étalait sur une feuille verte d'un petit bouquet haut de terre d'un mètre à peu près.

—C'est au moins cocasse, n'est-ce pas, monsieur Daniel ? Il n'est pas tombé du ciel ce sang-là.

—Du ciel, non, sans doute, Vilbret, mais peut-être du carnier de quelque braconnier. . . .

—Possible ! possible ! . . . grommela le vieux. . . . quoique les braconniers, soit dit sans me vanter, ne s'achètent pas des châteaux avec le gibier qu'il tuent sur ma garderie. . . .

Vilbret eut beau chercher.

Aucune autre goutte de sang n'était visible.

Quant aux empreintes des pas qui l'intriguaient si fort, elles se perdaient sur une allée pierreuse, non loin de Vilvaudran.

—Cet homme-là semble venir du château. . . . réfléchissait Vilbret. Ce n'est ni le jardinier, ni sa femme, ni le cocher de M. Daniel. Je veux savoir qui est venu au château, hier, ou cette nuit.

Le corps de Lafistole était sur un matelas, à l'office.

Mais la syncope continuait, malgré les soins du docteur.

Le commissaire de police remit à Daniel un carnet trouvé dans la poche du caissier. Il avait également trouvé un canif, une montre en nickel, sans chaîne, un porte-monnaie contenant une cinquantaine de francs.

Daniel ouvrit le carnet, et le premier nom qu'il lut, sur des cartes de visite élégantes glissées dans l'une des poches intérieures, lui fit faire un soubresaut de surprise.

Ce nom était celui de

LAFISTOLE

Il fronça le sourcil, inquiet.

—Tiens ! murmura-t-il. . . . il y a des lettres et Daniel reconnut, sur celles-ci, l'écriture du père de Valentin et sa signature.

—Ils étaient en correspondance ? . . .

Il se promit de prendre connaissance de ces papiers pendant que sa voiture le ramènerait à Orléans.

Mais, en dépit de ses efforts, il restait inquiet, mal à l'aise.

Daniel rentra à Orléans dans la matinée même.

Le commissaire de police accompagna le corps jusqu'à l'hôpital ; toutes leurs observations ayant été prises, les deux magistrats n'avaient plus rien à faire à Vilvaudran.

Pendant le trajet, Daniel examina les lettres du portefeuille de Lafistole ; elles n'étaient pas nombreuses ; trois ou quatre seulement ; les cartes de visite donnaient l'adresse, rue de Tournon ; la profession n'était pas indiquée, mais rue de Tournon, elle devait être connue.

Les lettres attirèrent plus particulièrement son attention.

Elles étaient datées de quelques jours seulement.

Chacune d'elles était conçue en un style bref tout militaire, et les termes indiquaient que le colonel de Séverac n'avait que fort peu d'estime pour Lafistole.

La première que Daniel déplia disait :

“ Monsieur, j'ignore pour quel motif vous désirez un entretien avec moi. Je n'ai pour ma part rien à vous dire, et je ne tiens pas à vous recevoir.”

Daniel réfléchissait.

Séverac était très doux, très accueillant. Il est de toute évidence qu'il n'eût pas ainsi répondu à un inconnu, sollicitant la faveur d'être reçu par lui. . . . Il connaissait donc Lafistole et ne semblait pas s'intéresser beaucoup à lui, à en juger par les termes de cette lettre.

Il en lut une autre qui disait :

“ Entre un gremlin de votre sorte et un homme comme moi, que peut-il y avoir de commun ? Je vous prie de cesser de m'écrire. Je ne tiens aucun compte de vos menaces et je ne crois pas à vos forfanteries.”

—Des menaces ? murmurait Daniel. . . . Je trouverai sans doute l'explication dans les lettres adressées à Séverac. . . .

Une autre lettre prouvant qu'entre le colonel et Lafistole la querelle s'envenimait :

“ Je ne me bats pas avec des voleurs ! ”

—Voilà une lettre qu'il est assez bizarre que Lafistole ait voulu conserver, disait le juge, continuant ses réflexions.

A suivre

DEUX CAUSES

Les divers degrés des maladies qui affectent les organes de la respiration dépendent de deux causes principales : si le malade a une poitrine délicate, si sa constitution est faible, le mal progresse rapidement et devient vite grave ; si le patient a retardé de prendre les soins nécessités par son état la maladie s'est installée à son aise et développée sans contrainte. Aux uns comme aux autres s'applique avec succès le *Baume Rhumal* qui a guéri bien des cas réputés incurables. En vente dans toutes les pharmacies et épiceries, 25c les 16 doses.

CHOSSES ET AUTRES

—La France vient d'abolir, à Madagascar, la traite des noirs.

—C'est en Italie qu'on compte le moins de suicides.

—L'Armée du Salut possède des propriétés, aux États-Unis, pour \$5,000,000.

—En Angleterre il y a 100,000 épiciers détailliers. Aux États-Unis, on en compte 200,000.

—Le canal de Bengale, dans les Indes, est de 900 milles ; le canal Erié, 363 milles. Chacun de ces canaux a coûté près de \$10,000,000.

—Le miel est plus cher que jamais dans les États de l'Est. En Californie, comme en Canada, le miel est classé dans la catégorie des drogues.

—Les Américains viennent de faire une réduction de  $\frac{1}{2}$  cent par verge sur leurs cotons blanchis, dont ils ont un stock énorme.

—La sécheresse se prolonge tant dans l'Arizona, que des troupeaux entiers de bétail meurent de faim par l'insuffisance des pâturages.

—Le cocher du Tsar de toutes les Russies reçoit un salaire de \$20,000 par année. Sa position doit être enviée par maints artistes et littérateurs russes !

—La réserve d'or chez quelques nations : France, \$800,000,000 ; États-Unis, \$661,000,000 ; Allemagne, \$618,000,000 ; Grande-Bretagne, \$540,000,000 ; Russie, \$422,000,000.

—Une orange de 16 pouces de circonférence a été cueillie dernièrement dans un arbre à Pomona, Cal. Elle sera envoyée en Europe comme échantillon des fruits de la Californie.

—New-York agrandi aura une superficie de 318 milles carrés. Toute la population du globe, 1,450,000,000, pourrait s'y loger debout, avec un espace de six pieds carrés pour chaque personne.

—Le premier enfant blanc né sur le sol des États-Unis fut la petite-fille de White, le gouverneur de l'île Roanoke. Elle naquit le 18 août 1587 et reçut au baptême le nom de Virginia (Dare).

—Le propriétaire du plus grand nombre de chiens du monde entier est Gustave Jovanovitch, un Russe, qui possède 25,000 chiens pour garder ses 1,500,000 brebis.

—Dans les contrées que traverse le Danube, il se parle cinquante-deux langues et dialectes. Ce fleuve porte sur ses flots les quatre cinquièmes du commerce de l'Europe orientale.

DIX-NEUF CAS DE CONSOMPTION CETTE SEMAINE

La statistique donne le nombre de 19 cas de consommation à Montréal pour la semaine écoulée. Avec de bons remèdes, actifs, sûrs, efficaces comme le *Baume Rhumal*, on guérit les affections les plus graves de la gorge et des poumons. 25c le flacon dans toutes les pharmacies, et épiceries.

—Si vous avez des étiquettes spéciales à votre nom pour mettre sur vos produits, faites en sorte qu'elles soient jolies, instructives et intéressantes. Une jolie étiquette aide énormément à la vente.

—La bicyclette a tué le commerce de chevaux, en Angleterre. On n'y a plus que faire des beaux chevaux, pas plus que des haquenées et des haridelles. L'avenir est donc affreusement sombre pour la race chevaline.

FACILEMENT ASSIMILÉ

Un estomac débilite réclame des ménagements. Le *Baume Rhumal*, préconisé contre toutes les affections de la gorge et des poumons, est facilement assimilé et n'exige pas un régime spécial. 25 cents partout.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er juillet : Le poème du Rhône, F. Mistral ; George Sand journaliste, Luc de Vos ; Unité de doctrine, unité dans l'action militaire, J. Blomdus ; Communications télégraphiques de la France avec ses possessions d'outre-mer, E. Wathled ; Amours, Mme H. Malot ; La réorganisation des peintures au Louvre, L. Bénédite ; Les Siamois et leur pays, F. Mury ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam ; Pages courtes : La pie, J. H. Rosny.

La Quinzaine : Décentralisation ; Les provinces ; L'armée, La marine, Colonies, Parlement, Critique littéraire, Critique musicale, Critique dramatique, Sciences, Etranger, Agriculture, Finances, Bibliographie, Sport, Cornet mondain, Mode.

LES ECHECS

LE DANGER DES ECHECS

M. Blackburne, le célèbre joueur d'échecs anglais, se plaint dans un journal anglais des véritables hallucinations qui s'emparent de son esprit après chaque partie sérieuse. Les rues, les places, la campagne lui paraissent alors divisées en casiers réguliers. Lui-même s'imagine être une pièce du jeu d'échecs, et il en copie la marche avec une rigoureuse précision.

Un jour, il apostropha ainsi un inconnu :

—Malheureux ! ne voyez-vous pas que vous courez à votre perte ? En quatre coups, vous êtes mat !

La personne interpellée, croyant avoir affaire à un fou, s'enfuit.

Sous l'empire de ce délire professionnel, on le voit tantôt franchir les places en se mettant de biais, tantôt n'avancer que prudemment, pas à pas, en se retournant sans cesse.

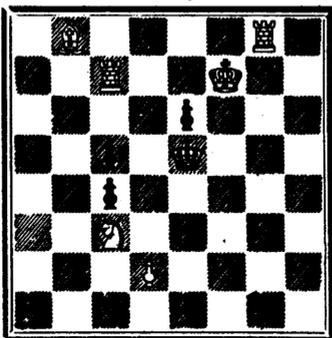
Une autre fois, M. Blackburne, avisant en pleine rue une jeune femme, courut à sa rencontre en criant à tue-tête :

—Echec à la reine ! échec à la reine ! M. Blackburne affirme l'avoir vue sourire à ces paroles, qu'elle prit sans doute pour un compliment !

PROBLÈME No 194

Composé par M. W. Finlayson.

Noirs—4 pièces



Blancs—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No 193

Blancs	Noirs
1 D 3 C	1 D pr D
2 C 6 F, mat.	
	Si : 1 D pr C
2 D 6 D, mat.	
	Si : 1 R pr C
2 D 3 F R, mat.	
	Si : 1 P 4 R
2 D pr P, mat.	
	Si : 1 D 5 F
2 D 3 D, mat.	

Souffrances Atroces

PROVENANT DE

RHUMATISMES

C. H. King, Water Valley, Miss., guéri par

La Salsepareille d'Ayer

“Pendant cinq ans, j'ai souffert de douleurs atroces provenant de rhumatismes musculaires. J'ai essayé de toutes les médecines connues, j'ai consulté les meilleurs docteurs, je suis allé trois fois à Hot Springs, Ark., où j'ai dépensé 1000 dollars, sans compter les notes de docteurs, mais je n'ai pu obtenir qu'un soulagement temporaire. J'avais tellement maigri que j'en étais arrivé à ne peser que quatre-vingt-treize livres ; j'avais le bras et la jambe gauches tout déformés, les muscles s'étant retournés comme des nœuds.



Je ne pouvais pas m'habiller sans aide et pouvais seulement me traîner dans la maison en m'appuyant sur une canne. Je n'avais pas d'appétit et les médecins m'assuraient que je ne pourrais pas vivre. Après avoir essayé de tout, et avoir enduré les plus affreuses tortures, je commençai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. En moins de deux mois, je pouvais marcher sans canne. En trois mois mes membres commencèrent à reprendre leurs forces, et dans l'espace d'un an j'étais guéri.”

La Salsepareille d'Ayer

La Seule admise à l'Exposition de Chicago.



V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARBON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.

Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.



.....LISEZ.....

“Le Monde”

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)



En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER



LE SEUL

journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

50, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrez qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.



**REMEDE NATUREL POUR LES**  
**Attaque d'Epilepsie, mal caduc,**  
**Hysterie, Danse de St. Vite,**  
**Maladies Nerveuses, Hypo-**  
**condrie, Melancolie, Ine-**  
**briete, Insomnie, Etour-**  
**dissement, Debilité du**  
**cerveau et de la mo-**  
**elle epiniere, &c.**

Cette médecine agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Elle est parfaitement inoffensive et ne laisse aucun effet désagréable.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.**  
 Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

**AGENTS**  
**E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.**  
**Laroche & Cie Québec.**

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois  
 ABONNE- Paris et Seine 50f 26f 14f  
 MENT Départements 56f 29f 15f  
 Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



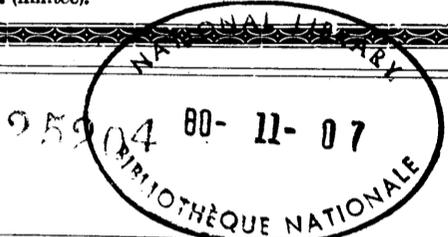
**FAUSSES DENTS**  
**SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.  
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
 Dents extraites sans douleur chez  
**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**  
 20, rue St-Laurent, Montréal.  
 Tél. Bell 2818.



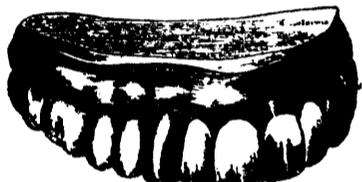
**CAN I OBTAIN A PATENT?** For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.  
 Patents taken through **Munn & Co.** receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.  
 Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address  
**MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

— PRODUITS DE LA —  
**GRANDE CHARTREUSE**  
**LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.**  
 Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :  
 POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS  
**Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE**  
 AU CANADA  
**LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS**  
 ALIMENTAIRES  
 de **MONTREAL** (limitée).



**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistante que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**  
 No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

**Débitures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer  
**VALEUR DE PLACEMENT**  
**ACHETÉS ET VENDUS**

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidécommis.  
 Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**  
 BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL.  
 Achète des débitures et autres valeurs désirables.

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDEE EN 1891  
 Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.  
**ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS** Montréal. Téléphone 6057.  
**Mme E. L. ETHIER, Principale.**

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :  
 Paris (France), 5, rue de la Bourse.  
 Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.  
 Boston (Mass.), Carter Buildings.  
 Toronto (Ont.), 26, King street East.

**U. PERREAU**

— RELIEUR —  
 No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.  
 Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.  
 L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
 Une visite est sollicitée.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN  
*Le plus populaire des journaux français de Montréal*

Tous les hommes d'affaires reçoivent **LA PRESSE**  
 Les petites annonces de **LA PRESSE** sont lues par tout le monde.  
 Désirez-vous un commis ? Annoncez dans **LA PRESSE**  
**LA PRESSE** est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.  
 Désirez-vous une servante ? Annoncez dans **LA PRESSE**  
 Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes **LA PRESSE**.  
 Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans **LA PRESSE**.  
 Tout le monde reçoit **LA PRESSE**.  
 Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans **LA PRESSE**.  
 Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 4 juillet 1896

**53,201**  
**BUREAUX**  
**71 et 71a, Rue St-Jacques**  
**MONTREAL**

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE  
 MONTRÉAL  
 1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN DE MONTRÉAL

VENTE A BON MARCHÉ

— DU MOIS DE —  
**JUILLET ! !**

La plus Grande Vente de ce genre en Canada, elle n'a lieu qu'une fois par année.

Encore des offres en Etoffes à Robes

- A 26c—5 pièces seulement d'étoffes à robes de fantaisie en bons effets et couleurs populaires, prix primitif 35c la verge.
  - A 31c—20 pièces seulement de riches étoffes à robes double largeur, pesanteurs convenables pour l'été en nuances pâles et effets choisis, prix primitif 45c la verge.
  - A 68c—30 pièces seulement d'étoffes à robes en laine et riche soie shot et fleurie, en une bonne variété de couleurs de choix, double largeur, prix primitif \$1.10
- LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Offres Spéciales en Ruban

- La vente à bon marché de juillet a lieu maintenant.  
 Nous avons encore en stock plusieurs pièces des lignes suivantes, mais il n'y en aura pas longtemps à ce prix :
- A 9c—200 pièces de rubans de soie de fantaisie, en une immense variété de couleurs uniques, dessins de Dresde rayés et fleuris, en largeurs jusqu'à 4 pouces, prix primitif 15c la verge.
  - A 15c—400 pièces de riches rubans de soie dans presque toutes les nuances et en nouveaux effets rayés et fleuris, prix primitif 23c la verge.
  - A 25c—100 pièces seulement de riches rubans de soie ombrée et de Dresde en magnifiques effets et couleurs, jusqu'à 5 pouces de largeur, prix primitif 30c la verge.
  - A 45c—Riches rubans de soie de Dresde et fleuris de fantaisie, magnifique qualité, grande variété de patrons, primitif 68c la verge.
  - A 66c—150 pièces de très beaux rubans de soie, dans les dessins les plus choisis de Perse et de Dresde en couleurs exquises, prix primitif 99 cts la verge.
- LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Offres en Etoffes qui se lavent

- A 43c—1,000 verges de jolis chaillis, dessins fleuris et de Dresde, belles couleurs, prix primitif 6½ la verge.
- A 9c—2 caisses de toile Grass, couleurs de choix et raies uniques, toute de bons patrons, prix primitif, 15c la verge.

Les commandes par la malle sont soigneusement et promptement exécutées.

**LA CIE S. CARSLY (Limitée)**  
 1765 à 1783, Notre-Dame